

# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*



PELLOS

Vous trouverez dans ce numéro un grand reportage illustré sur les championnats de France de ski qui ont commencé samedi à Beuil (Alpes-Maritimes). Le bel effort du skieur dans la descente, tel est le sujet de cette composition inédite de Pellos. (Voir pages 7, 8, 9 et 16 nos articles et photos.)



# 4 NOUVEAUX RECORDS aux Ailes françaises



A Oren, Rossi et ses compagnons sont félicités après leur victoire.

## grâce au commandant ROSSI

QUE le commandant Maurice Rossi ait fait entrer en France quatre records importants détenus par l'Italie, c'est bien.

Qu'il ait fait pousser à ses compatriotes un grand « ouf » de soulagement, c'est encore mieux. Et c'est tout à fait dans la ligne de conduite de Maurice Rossi qui a toujours vu plus loin et plus grand que la course aux records.

Maintenant que, grâce à ces nouvelles victoires, la face de bien des choses est changée, nous pouvons l'avouer : nous étions plutôt consternés ces derniers temps devant les résultats obtenus par l'Allemagne pour la vitesse pure et ceux obtenus par l'Italie pour les 100 et 1.000 kilomètres et pour la vitesse avec charge.

Certes, nous applaudissons avec enthousiasme aux magnifiques performances réalisées par les nations voisines.

Mais nous ne pouvions nous empêcher de faire la comparaison et nous...

Mais pas de commentaires !

D'ailleurs nous avions confiance malgré tout et même malgré ces commentaires sous-entendus.

N'écrivions-nous pas dans *Match* du 11 janvier que l'Amiot 370 (ou l'Amiot 340) peut dans les conditions actuelles d'utilisation établir de belles performances et battre des records de vitesse avec charge utile et de distance en ligne droite ?

Pour les records de vitesse avec charge utile, c'est aujourd'hui une chose faite. Et pourtant ce matériel est équipé de moteurs de série développant 860 CV de puissance nominale, soit 1.720 CV en tout, alors que le Savoia-Marchetti (trémoteur, ne l'oublions pas), de Bacula et d'Ambrosio compte allègrement ses 3.000 CV.

Et puis, il n'est pas le seul dans son genre. Lorsque Mussolini a décidé la fin de la politique des prototypes, immédiatement le passage se fit à la production des séries. Un crédit de 1.200 millions de lire fut accordé. Les ateliers de construction furent doublés, puis triplés : 1° pour alimenter les unités existantes en matériels nouveaux ; 2° pour doubler cette flotte nouvelle.

En mai 1936, toute l'aviation lourde de défense était renouvelée. Déjà au mois de mars de la même année, cent-vingt S 81 ont participé à la fête donnée en l'honneur du treizième anniversaire de l'Armée de l'air.

Mais il y a mieux.

Nous avons sous les yeux un numéro de la *Vie dell' Ario* qui donne un compte rendu du Salon de Milan de 1935 et nous y voyons — avec le secours d'un interprète ! — que les S 79 figuraient déjà au programme à cette époque.

Les mêmes S 79 qui ont remporté la course Istres-Damas-Paris ; les mêmes qui viennent de traverser le Sahara et l'Atlantique Sud à près de 400 kilomètres-heure, alors que la moyenne du quadrimoteur Farman 2231 était de 279 km/h 700.

Les mêmes que Rossi vient de battre...

Que s'était-il donc passé en France pendant que l'Italie totalisait ainsi — jusqu'aux dernières prouesses de Maurice Rossi — victoire sur victoire ?

En France, on a été obligé pendant un certain temps de suivre non plus une politique de prestige, mais une politique d'utilisation.

Cette politique était dictée d'abord par une question budgétaire. Ensuite par la nécessité d'occuper toute notre activité industrielle à la production d'avions militaires de série dont nos formations ont le plus urgent besoin, eu égard aux efforts consentis par les autres nations européennes pour augmenter leur puissance aérienne.

Néanmoins, quelques-uns de nos prototypes



## POUR LA RENAISSANCE DU RUGBY

# L'Angleterre nous boude VOICI LE JAPON !

EN addition aux problèmes de l'heure qui comportent les mots croisés, la surveillance de la Méditerranée, l'échelle mobile, l'évasion des capitaux, le renforcement de la Société des Nations, le rugby à XV nous propose les énigmes hebdomadaires de son championnat de rugby.

D'abord on a essayé de voir clair dans le classement : on a usé, comme pour Craonne et Gallipoli, d'allumettes, de haricots secs, de pions qui représentaient les unités en présence et puis, excédé par ce rébus, on a envoyé promener le damier.

Souvent poule varie, bien fol est qui s'y fie. Elles varient chaque dimanche, si bien qu'on ne leur fait plus l'honneur de les suivre.

Pour percer à jour les secrets de ce championnat, il faut se prendre la tête à deux mains... comme les acteurs sur le terrain.

A quoi bon se fatiguer le moral ? Si quelqu'un gagne le « bouclier de Brennus », en fin de compte, cela se saura toujours.

Alors on se détache de la mêlée...

Les avants du championnat y éprouvent plus de difficulté, car on s'arm-locke et on s'empierre avec un furieux acharnement, ce qui ne contribue pas à éclaircir la situation pour les rares spectateurs qui ont, par une fidélité où se retrouve le fanatisme morbide des fakirs, marqué dans le ciment des tribunes la double alvéole de leur fessier, jadis enthousiaste, aujourd'hui morne et résigné.

Pour la grande majorité des citoyens, les résultats passeraient inaperçus sans les commentaires que les battus donnent de leur défaite de lundi.

Il ressort de leurs explications que ce n'est jamais par maladresse qu'on perd un match mais par l'insuffisance d'un arbitre qui laisse

l'adversaire accumuler les brutalités tout le long de la partie.

Car le rugby dégénère en pugilat. Il faut bien le croire puisque l'apôtre Jules Soulé le déplore plus amèrement que tout autre.

Et il s'y connaît, le bougre, lui qui, en 1920, lançait à notre rencontre, en finale de Championnat de France, un sanglier aiguillonné, je le devine, par des banderilles de feu et qui s'était disposé à la corrida en défendant, à coups de frontal, plus de demi-muids que son brave tonnelier de père ne pouvait en servir. C'était Nicolai.

Le cher M. Jules, alors, ne trouvait pas que son furieux pilier manquât d'usages, et nous l'eussions alors proprement stupéfié en avançant que ce ravageur sentait l'ail. Au nez fin de Soulé, il ne sentait que son gentilhomme...

Mais ne nous attardons pas aux souvenirs. (Je chanterai quelque jour la louange du « Nicolai » avec accompagnement de trompes de chasse) et revenons à nos agneaux qui détachent déjà le coup de pied de mule comme les aînés.

Les Anglais en sont avertis. Aussi la reprise des relations avec la Rugby Union est-elle bien hypothétique.

Seuls, cependant, les matches internationaux pourront ranimer l'enthousiasme du public pour le sport du ballon ovale (style classique). Les dirigeants de la rue des Petits-Champs le savent bien. Aussi allaient-ils se résigner à fendra leur tablier lorsqu'une information sensationnelle leur redonna l'espoir : on jouait au rugby, et fort bien, au Japon !

La nouvelle fut bientôt confirmée sous la forme d'un tableau où se trouvaient comparées les aptitudes des équipes françaises et nippones.

peuvent réaliser de brillantes performances et battre des records, et ils en ont d'autant plus de mérite qu'ils n'ont pas été établis dans ce but spécial de remporter des victoires sur un plan sportif, mais dans un but utilitaire.

Maurice Rossi, secondé par le mécanicien Vigroux, a pris aux Italiens Bacula et d'Ambrosio les records de vitesse sur 2.000 kilomètres sans charge et avec charge de 500, 1.000 et 2.000 kilos. Les précédents records étaient de 428 km-h. 296. Ceux de Maurice Rossi sont de 437 km-h. On a vu plus haut quelle était la différence de puissance des matériels employés. On peut imaginer ce qu'aurait réalisé Maurice Rossi avec le même nombre de chevaux vapeur.

En tout cas, il faut noter que s'il a pu battre ces derniers records malgré la différence de puissances mises en jeu, il a montré non seulement sa valeur personnelle qui, depuis longtemps, n'avait plus besoin de nouvelles preuves à l'appui, mais encore il a démontré, en réalisant cette vitesse, la finesse aérodynamique et l'excellent rendement des cellules du matériel français.

Enfin, sa victoire est d'autant plus significative qu'elle vient mieux à son heure. Il y a actuellement malheureusement plus d'une raison pour décourager les bonnes volontés. C'est très joli de garder bon espoir malgré tout.

Mais c'est encore mieux de transformer ces espoirs en réalisations.

Maurice Rossi a une fois de plus bien mérité non seulement de l'aviation, mais aussi de la patrie.

ALEXANDRA PECKER.

Ce tableau, le voici, autant qu'il m'en souvient :

Course en ligne droite : France.  
Course en serpent : Japon.  
Passes : France.  
Passe-passe : Japon.  
Pointure des chaussures : France.  
Fond de culotte : France.  
Placage d'anticipation : Japon.  
Placage à retardement : France.  
Excuses après torpillage : Japon.  
Savon à l'arbitre : France.  
Age du capitaine : France.  
Euphonie du prénom usuel : Japon.  
Enfourchement clandestin : Japon.  
Coup de bélier : France.  
Raideur des cheveux : Japon.  
Raideur du placage : France.  
Ramponneau : France.  
Croc-en-jambe : Japon.  
Discours au dessert : France.  
Salamalecs : Japon.

Dès maintenant ce match qui s'annonce très ouvert provoque, sur le seuil des pagodes, des discussions passionnées.

Si les pourparlers aboutissent, ce qu'il faut souhaiter de tout cœur, on prête à la Fédération française l'intention de faire frapper une médaille commémorative représentant M. Dantou en kimono et, au verso, le terrain de Twickenham disparaissant sous des monceaux de fiente de corbeaux.

Mais les Treize ne se tiennent pas pour battus, ils viennent d'envoyer un plénipotentiaire en A. O. F. en le chargeant d'engager sans retard une tournée de Bambaras pour un séjour en France de trois semaines. On prétend même que des Indiens... mais chut !

R. THOUZEAU.

## RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2°) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

match

R. C. SEINE : 251-795 B

## TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1° France et Colonies .....	46 fr.	24 fr.
2° Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3° Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

# Des premiers pas à la HAUTE-ÉCOLE

## Professeurs DE SKI

— Pliez les genoux, madame, pliez, pliez! Bien, très bien! A vous, mademoiselle. Plus en avant, sinon vos pieds glisseront... Là, je vous l'ai dit! Ne vous découragez pas. Remontez!

C'est ici la classe des « babies » du ski, des tout débutants. C'est celle qui met la patience du professeur à la plus rude épreuve. Il doit sans relâche, avec une attention de tous les instants, poursuivre, extirper, chasser les vieux instincts du piéton qui se crispe et s'effraye devant les pentes. Puis démontrer au contraire ces mouvements glissés et félins, qui paraîtront si simples, si rapides...

La classe des débutants n'est pas nécessairement la plus fréquentée des Ecoles de ski. C'est à la fois la plus amusante et la plus pénible à suivre. Les gens qui y participent sont pleins de bonne volonté. Mais leur surprise devant la vitesse, leur totale inhabitude de la neige, leur équilibre sommaire font que les conseils du professeur n'arrivent pas toujours à les maintenir sur leurs jambes. La moindre pente les voit reculer d'instinct, et aussitôt, naturellement, tomber sur le dos. La moindre bosse de neige dure les déséquilibre. Enfin, le moindre passage en neige non damée les voit foncer, la tête en avant et se relever, le visage enfariné, les cheveux pleins de paillettes blanches, le dos parcouru de ruisselleurs glacés, un sourire découragé sur les lèvres...

Le professeur s'élance, relève, distribue ses conseils, démontre le mouvement, indique, corrige, explique, part, revient, recommence, encourage, stimule. L'élève essaye... tombe une

Un beau christiania de Willy Walch.

nouvelle fois! Le professeur hausse imperceptiblement l'épaule, songe au « métier qui entre », et recommence, inlassable...

— Les skis plus écartés, monsieur! Plus encore! Là, maintenant tout votre poids sur le ski extérieur. Sans lever l'autre ski, sans lever! Voyez comme c'est facile! On fera un grand champion de vous, monsieur!

Tout fier, le monsieur va se placer au bas de la file des élèves, cueillant au passage les sourires de la galerie féminine.

C'est ici la classe des skieurs moyens, auxquels on apprend les subtilités des virages lents. Ces virages étant composés de plusieurs mouvements — changements de poids et déversement des carres — il est un peu illogique de les enseigner partout avant les virages rapides, plus simples — sans déplacement des skis ni élévation du corps. Mais, dans les virages lents, l'élève a le temps de songer à ce qu'il fait et assimile ainsi plus facilement le mouvement. Et comme ces virages lents et sûrs sont la base du ski alpin, il n'est sans doute pas mauvais de les expliquer dès les débuts.

Cette classe des élèves moyens est presque

gez » dans la pente! Ah, dommage! Vous étiez bien parti! Mais vous avez passé l'arrière de votre ski droit sur l'arrière du gauche.

Voici maintenant la classe supérieure de toute école de ski qui se respecte. Celui qui était encore un débutant il y a deux semaines, y apprend les virages rapides, touche enfin au ski de vitesse pure. C'est la classe qui demande le professeur le plus expérimenté et le plus intelligent, les virages rapides étant très difficiles à décomposer. Ici, plus que dans les autres classes, l'instructeur ne doit pas seulement être capable d'exécuter le mouvement qu'il veut enseigner à ses élèves, mais il doit avoir des connaissances approfondies d'anatomie (jeu des muscles des jambes, etc.); de statique (équilibre, déplacement du centre de gravité, etc.) et même de physique, les virages modernes étant de plus en plus basés sur une utilisation rationnelle de la force vive de la descente. Le professeur doit cependant être à même d'accomplir son virage à la perfection, car ses élèves l'apprendront souvent plus en l'imitant simplement qu'en écoutant ses conseils.

Il existe cependant une classe supérieure encore. Et c'est celle qui, quittant la pente d'exercice facile et régulière, emmène les élèves dans des excursions plus ou moins ardues. Bien que toutes les grandes écoles de ski organisent de pareilles classes et entraînent ainsi leurs élèves dans les montagnes ou sur les pistes voisines, c'est surtout au printemps que ces « cours » d'excursions ont lieu. Et, pour le professeur, rien n'est plus passionnant et plus beau que ces longues promenades avec des skieurs qu'il a parfois formés lui-même, des skieurs en qui il reconnaît alors son style, ses manières, son audace... Ce sont pourtant ces excursions qui impliquent la plus grande responsabilité pour lui, car ses élèves, tout en étant capables de descendre et de s'arrêter à peu près n'importe où, n'ont pas l'expérience des neiges, des difficultés, de la fatigue que l'on rencontre en haute montagne l'hiver.

Les professeurs de ski seront bientôt deux cents chez nous, et ce nombre à lui seul explique cet article. Ils enseignent dans des écoles, bien que donnant aussi, à l'occasion, des leçons privées ou, même, entraînant des équipes entières de skieurs citadins. Il y a en France plus de trente stations de ski pourvues d'écoles officielles. En groupant ces dernières sous une Direction unique, la Fédération Française de Ski a créé l'Ecole Nationale du Ski; le plus grand avantage de cette centralisation réside sans doute dans l'unité des méthodes d'enseignement qui, jusqu'à cet hiver, variaient souvent d'une région à l'autre.

La plupart des moniteurs de ski sont de véritables sportifs, non seulement dans leur corps, mais dans leurs actions. Ils ne rient jamais du débutant, mais n'encensent pas le champion. Ils ne donnent pas leurs cours avec mauvaise humeur ou indifférence, mais s'occupent au contraire de tous leurs élèves à tour de rôle, et cherchent à leur faire partager leur amour du ski et de ses possibilités. Les professeurs de ski, dont presque tous ceux des Alpes sont guides d'été, ont toujours une grande connaissance de la montagne et de ses dangers, de l'hygiène sportive, de la préparation physique et morale qu'elle exige de ceux qui l'affrontent.

Et, à la fin de l'hiver, tard en avril, lorsqu'il ne reste plus que quelques taches de neige mouillée sur les sommets, et qu'étrangers et citadins s'en sont retournés, on voit parfois de beaux skieurs bruns s'exercer, solitaires, à perfectionner leurs virages, à glisser à toute allure entre les sapins. Ce sont des professeurs de ski qui, bien qu'ayant leurs lattes aux pieds, chaque jour depuis six mois, font, pour la première fois de la saison, du ski pour leur seul plaisir, pour eux-mêmes...

JEAN BLAISY



Ce qu'il ne faut pas faire, même avec le sourire.

toujours la plus fréquentée et, dans nos grandes stations, il faut la répartir entre six ou sept professeurs parfois. Les élèves, s'estimant en progrès sur ce qu'ils étaient quelques jours auparavant, passent par des alternatives de confiance et d'audace, suivies aussitôt de périodes de découragement et de fatigue. Ces dernières sont presque les seules difficultés contre lesquelles le professeur ait à lutter ici. En effet, les élèves arrivent plus vite qu'on le croit aux virages lents lorsque ceux-ci leur ont été bien démontrés et bien expliqués.

— Les skis serrés, les bras au corps, jeune homme! Levez-vous et « plongez ». « Plon-

Heinz von Allmen en pleine descente.



## Racing, Red Star, Metz, Lens, Rouen et Sète en vedette

Valqueurs tous deux en Coupe huit jours plus tôt les clubs parisiens Racing et Red Star ont recommencé dimanche à faire des buts. L'un en allant battre Strasbourg et l'autre en allant battre Lens. L'autre en l'emportant quand même sur Cannes, alors que depuis plus de quatre mois il n'avait pas réussi à gagner un match de championnat. Voilà une des premières conclusions à tirer de cette dix-neuvième journée du championnat professionnel. Il en est d'autres.

Les deux équipes de la capitale n'occupent pas encore la vedette. Metz qui est allé battre Roubaix et qui semble décidément avoir le vent en poupe. Roubaix, qui, incomplet, a réussi à l'emporter au stade du Parc-Carré, sur Antibes ; Sète, qui, réduit à dix, n'en a pas moins dominé et défait Valenciennes ; enfin, Lens, qui, après une période médiocre, semble s'être ressaisi et l'a emporté sur Nîmes, ont réalisé des résultats de premier ordre.

Lille et Marseille aux prises, cela donne, après un rude choc, un match nul. On ne se doute guère qu'à Saint-Ouen, le match Strasbourg-Excelsior, mais il n'a pas eu lieu, le terrain du stade de la Forge disparaissant sous vingt centimètres de neige. Comme ces deux grandes équipes sont éliminées de la Coupe, on peut penser que leur rencontre sera jouée le 11 mars prochain.

Les sept résultats de dimanche ont provoqué d'énormes vagues dans les classements. C'est ainsi que Rouen est désormais deuxième à cinq points des leaders excelsiors, qui Sète a rejoint Marseille à la troisième place et qui, tandis que Strasbourg, Antibes, Roubaix, Cannes rétrogradent. Lens, qui redevenait cinquième à quatre points de Marseille, Metz, qui gagne trois rangs et se classe septième sur le même plan que Lille, enfin le Racing qui gagne deux points, améliore fortement son positionnement.

Dans le bas du tableau, le Red Star cède au luminaire rouge à Valenciennes. Je ne change pas d'avis. En dépit de sa mauvaise position actuelle, le club de Saint-Ouen ne descendra pas.

En Division II, des matches ayant déjà eu lieu jeudi dernier, on note une double victoire du Havre sur Arras et sur Toulon, un double succès de Rennes sur Metz et le C.A.P., une victoire de Saint-Etienne à Colmar, une d'Arras à Reims, des succès de Mulhouse, Caen et Nancy recevant Nice, Aïda et Toulon. Pendant ce temps, chez les maritimes du Nord, nouveaux matchs nul entre Boulogne et Dunkerque.

En la situation des concurrents est en ce point plus claire. Le Havre continue. Il compte 18 points le maximum. Saint-Etienne le suit à un point. Derrière eux, mais à distance, Rennes, Toulon, Reims et Arras, puis Boulogne.

La compétition est loin d'être terminée. Elle n'en est même qu'à sa première phase. Mais l'avenir est plus clair, on a une belle avance sur leurs rivaux.

Dimanche, interruption des championnats. C'est la journée des Ligues, avec comme matches Vedettes, Nord-Pologne du Sud et Paris-Budapest.

MARCEL ROSSINI.

## A dix, Sète l'emporte sur Valenciennes

Sète (de notre correspondant particulier) Sète fut bien du mérite à battre Valenciennes par trois buts à zéro. A la vingtième minute de la première mi-temps, alors que le score était encore vierge, l'avant centre des Dauphins, Koranyi, reçut, au milieu où il sautait pour reprendre une balle, un violent coup de tête en plein visage. On dut l'emporter hors du terrain où il ne reparut plus. On apprenait, peu après, qu'il était atteint d'une fracture du nez.

Réduits à dix, les Sétols, qui dominaient avec le puissant concours d'un vent violent, ouvrirent la marque à la trentième minute grâce à un beau shot, à trois de l'entrée d'Escola. Ils atteignirent la pleine avec un mince avantage et l'avenir apparut pour eux sous des couleurs très sombres.

Ils avaient en effet à leur quarante-cinq minutes non diminués, et la tâche à accomplir apparaissait d'autant plus lourde que, des la reprise, le vent abattait de plus belle, prenant à certains moments les allures d'un véritable ouragan.

A son tour, Valenciennes dominait, mais ses attaques ne réussaient pas à briser le jeu. Et par ailleurs, Lens, sans cesse à l'ouvrage, réalisait des progrès splendides.

Peu à peu les Dauphins reprenaient le contrôle des opérations. A la dixième minute, servi par le jeune Grunold, Escala shoota et Valenciennes, tout en continuant le vent de la ligne des dix-neuf mètres victorieux, qui Wagner ne pouvait que toucher la balle sans l'arrêter.

Une minute avant la fin et après avoir encore failli être battu, Wagner venait à point de porter un bel et bon coup de pied, d'un shot très tiré sous un angle très réduit. Dan-

# LE CHAMPIONNAT DE



SAINT-OUEN. — Red Star-Cannes (2-1). — Voici le second but du Red Star. Moulet (invisible sur notre document) qui l'est repilé, a shooté du gauche, battant sans rémission Piot qui remplaçait Vandini.



STRASBOURG. — Racing-Club de Paris R.C. Strasbourg (3-1). Dans la tempête de neige, Diagne dégage de la tête. On reconnaît, de gauche à droite : Diagne, Halstetter, Zebalo, Jordan, Rohr.

match

match

# FRANCE DE FOOTBALL



ROUBAIX : Roubaix-Metz (2-0). Metz a confirmé son relèvement. Sur notre document, Hovell de la poitrine, intercepte un passe des avant nordistes. On reconnaît avec lui, de droite à gauche : Frutoso, qui cache un peu Muller, Neck et Hibin.

ROUBAIX : Roubaix-Metz (2-3). Hibin a tenté l'interception sur la passe de Frutoso. Mais il arrive trop tard et la balle parvient à son destinataire : Allison.



LILLE : Lille-Marseille (1-1). — La lutte fut ardente, au stade Victor-Boucquay. Notre document en témoigne, sur lequel on voit Beffion aux ordres avec un attaquant nordiste. A gauche, Ben Bouali; à droite, Bigo.



LILLE : Lille-Marseille (1-1). — Quoi qu'en puisse laisser croire notre cliché, l'arbitre, M. Laro, n'attend pas la balle pour la reprise de la tête. C'est Ben Bouali qui l'a dégagée. A gauche, Zerman.

elle parvenait à entrer pour la troisième fois. Il est difficile de porter un jugement sur les joueurs qui ont opéré dans des conditions pareilles. Il faut cependant dire que le courage des Sétols a été au-dessus de tout éloge. Que Lens a été sans reproche et que les Nordistes ont beaucoup travaillé, mais en pure perte.

A noter que Schmidt était toujours indisponible. Sète l'avait remplacé par Charles, plus accrocheur, tandis que Brasseur représentait en place à l'ailé droite et que Roussel, qui avait prouvé de réelles qualités, suppléait Clément à l'extérieure.

Quel dommage pour Sète que cette formidable n'ait pas pu être mise sur pied huit jours plus tôt.

EMM. GAMBARDILLA.

## Sous la rafale et sans demi-centre, le Red Star gagne

S'il n'est dit que deux des quarts de fin de la Coupe de France étaient dimanche à Saint-Ouen, et si l'on veut juger le football français sur l'exhibition que tous deux produisaient, on s'obligeait ainsi qu'un bien médiocre idée de ce qu'est chez nous le jeu de ballons rond.

Red Star-Cannes, ardent et disputé jusqu'à la dernière seconde, a été, du point de vue football, bien inférieur à la réputation de deux équipes. Par ailleurs, l'arbitrage de Bordalo Cupdeville, si souvent excellent dans des conditions bien plus difficiles, n'a pas amélioré la partie loin de là.

Après une série de combats singuliers, notamment inadmissibles, le referee a provoqué le début de la mi-temps sur la touche à trois mètres de la mi-temps. Alors le Red Star joua-t-il toute la seconde partie du jeu à dix. Cela ne l'empêcha pas de gagner parce qu'il avait pris avec l'avantage du vent et du soleil une bonne avance avant la reprise.

Il avait d'abord, après quelques minutes de jeu, sur un déplacement de Semeria, risqué un penalty but ardent à une tête de Dowell. Il en avait réussi un second à la vingt-cinquième minute grâce à un shot du gauche de son jeune ailier droit Moulet. En la circonstance la parade du remplaçant de Vandini, le jeune Pint, paraît bien faible.

Dès la reprise, Trimbol paraît à Franceschetti de marque. Tout semblait remis en question lorsque Cannes avait plus qu'un but de retard et qu'il restait toute la mi-temps à jouer. Mais, en dépit des efforts des attaquants, efforts d'ailleurs très souvent inopérants, rien ne fut marqué.

On a particulièrement apprécié Geomina, Seheria, Koenen et Moulet d'une part, Semeria, Bahinek et Stuan de l'autre.

A la disjonction des Cannes; le temps. La partie qui commençait sous le soleil prit fin sous une tempête de neige.

M. R.

## Et Le Havre continue

Le Havre (de notre envoyé spécial).

Après cette saison, et devant des adversaires très divers, je puis dire que les Havrais ont fourni contre Toulon un de leurs meilleurs matches.

Dans ce match à six. Tous d'abord, Toulon, attaquant vite et avec décision dès le début. Il fallut aux Havrais dix minutes avant qu'ils ne réussissent à marquer et à s'organiser. Après quoi, à la dixième minute, Leroy, d'un shot de son aile surprise, Roux, qui s'était avancé d'un shot très bon. Par la suite, si les leaders de la seconde division affrontèrent leur classe supérieure, leur attaque — et voici la seconde raison de mon appréciation — accusa fortement l'absence de Frégère.

A ce moment, Blanche ne réussit à faire quitter l'arrière à aucun moment. Sans Frégère, Wille ne fut pas lui-même. Si Wille eût été meilleur, il ne se laissa pas toujours utiliser ; et, d'est en définitive Leroy qui marqua également le second but qui fut l'homme de l'attaque havraise dans laquelle Sète s'insère en progrès.

Par contre, dans et derrière, avec quelques bonnes réserves pour l'avenir, conformément à leurs performances passées, Poyet et Laffont, une fois de plus, avec Jasseron, le meilleur homme sur le terrain.

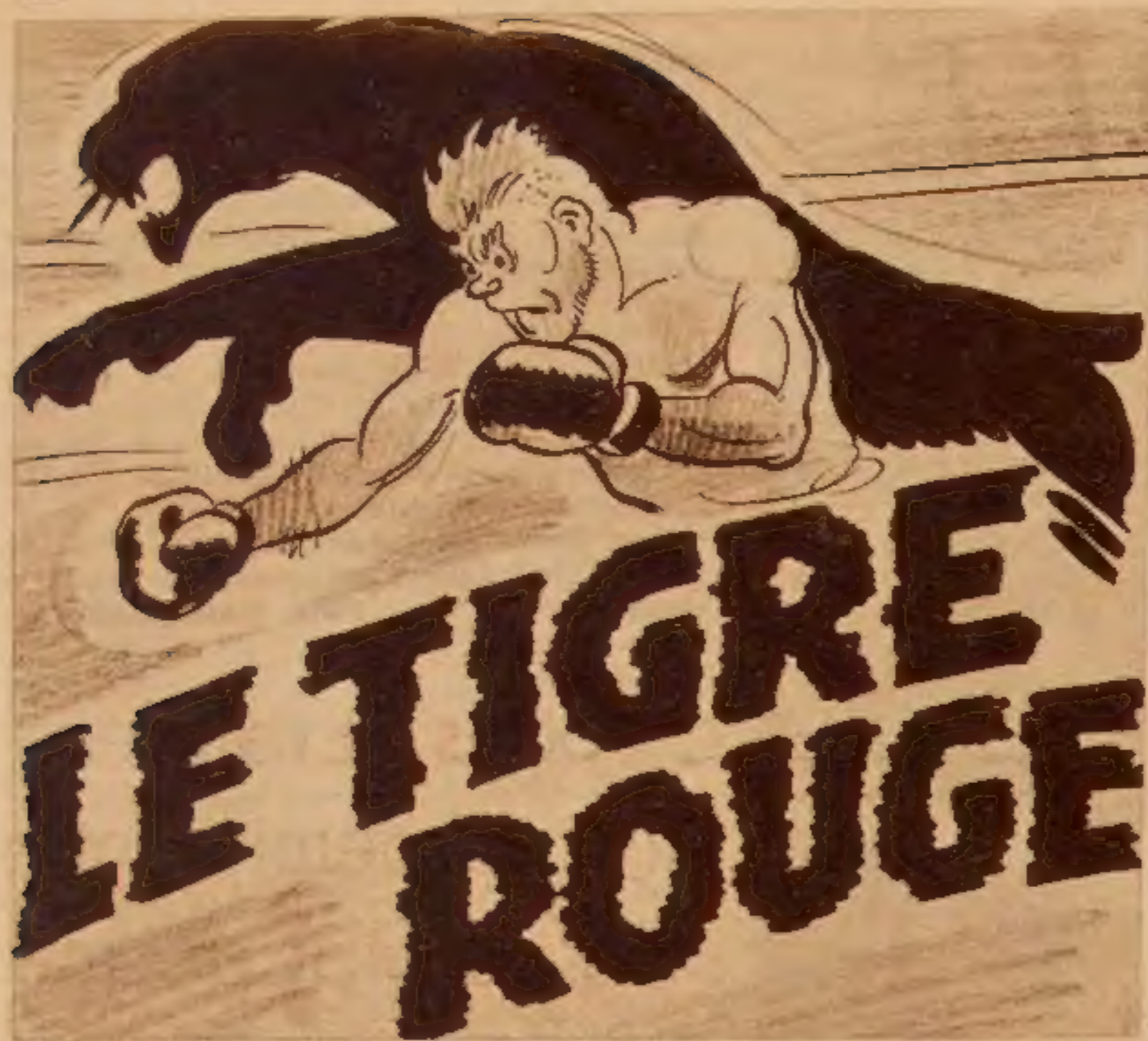
Toulon qui présentait les onze seuls joueurs dont il puisse actuellement dire, fut sans doute handicapé par l'absence de son attaquant principal, Frégère, dont souffrent l'attaque. Equipe sans prétention, elle doit, en ces bons jours et au complet, s'efforcer d'acquiescer plus souvent par sa victoire et sa classe.

RENE GUIMIER.

## LES CLASSEMENTS

DIVISION I. — 1. Rochdale, 21 pts ; 2. Rennes, 20 ; 3. Marseille et Sète, 19 ; 4. Lens, 18 ; 5. Strasbourg, 17 ; 6. Lille et Metz, 16 ; 7. Racing, Antibes et Excelsior, 15 ; 8. Lens, 14 ; 9. Lens, 13 ; 10. Lens, 12 ; 11. Lens, 11 ; 12. Lens, 10 ; 13. Lens, 9 ; 14. Lens, 8 ; 15. Lens, 7 ; 16. Lens, 6 ; 17. Lens, 5 ; 18. Lens, 4 ; 19. Lens, 3 ; 20. Lens, 2.

DIVISION II COMPLÉMENTAIRE. — 1. Charleville et Nîmes, 6 pts ; 2. Lens et Roubaix, 5 ; 3. Lens, 4 ; 4. Lens, 3 ; 5. Lens, 2 ; 6. Lens, 1 ; 7. Lens, 0.



Résumé des précédents chapitres. — Doc Carey, amateur d'alcool, de danses et de chansons, prompt à la bagarre, la suscitant et l'aimant, rentrait paisiblement saoul chez lui, ayant goûté à ces divers plaisirs. C'est ainsi qu'il assistait au « vidage » d'un grand gaillard et doux garçon de 1 m. 90 et de 90 kilos, Merle Gillingwater par le marchand de la « Morning Moon », señor Kelly, béquillard hargneux. Retourner la face du combat, n'est pour Doc que l'instant d'un éclair et d'un crochet du gauche. Puis une idée géniale surgit dans son cerveau devenu lucide : il entraîne son nouveau camarade et n'a pas de mal à le décider d'accepter un nouveau métier : champion de boxe poids lourd. Mettre son poulein à l'entraînement n'est pour Doc qu'une question de jours, maintenant il faut le lancer.

## IV

Merle se remettait aussi rapidement qu'on pouvait l'espérer du choc qu'il avait ressenti lors de sa transfiguration. Mais Doc restait tout le temps avec lui, prêt à sortir le flacon de sels qu'il portait même dans son pyjama. C'était chez lui un principe, depuis le soir où il avait perdu un titre mondial des mi-lourds pour avoir oublié son flacon de « dynamite » au vestiaire. Oui, Merle entraînait peu à peu en convalescence, bien qu'il eût encore à lutter pour étouffer un cri de frayeur en répétant le regard n° 7 (soit de déchirer à crocs nus).

Puis, un après-midi, on frappa à la porte du numéro 1492. Ce n'était pas un habitué, car le coup n'était accompagné d'aucun : « F... moi cette poule à la porte en vitesse », ou encore : « Qu'est-ce que tu peux f... là-dedans ». C'était seulement un couple de garçons de la maison d'éditions « Acme Printing Co », qui portaient avec peine deux grandes boîtes. Doc les accueillit avec la grâce d'une ménagère introduisant les réparateurs de radiateurs par une rude journée d'hiver.

— Posez les trucs dans un coin et attrapez un verre, leur dit le Doc hospitalier en indiquant le coin du whisky et tournant le doc avec délicatesse pendant qu'ils se servaient.

Des boîtes ouvertes, le Doc sortit quelques exemplaires du dernier mot de la science photographique et de sa propre imagination. Tout ceci était dû à l'habileté d'Acme et le bon docteur en fut si touché qu'il hésita une longue minute avant de les payer avec un chèque sur une banque entièrement imaginaire d'une cité mythique.

Les boîtes contenaient des enveloppes, du papier à lettres, des prospectus, des déliants, tous apparemment étudiés pour servir d'affiches à un cirque et tous portant le même ornement aveuglant : en lettres de feu typographique, le nom de JAMES J. CLANCY.

Juste au-dessous de ce nom, une plus modeste ligne d'identification ajoutait :

« FUTUR CHAMPION DU MONDE POIDS LOURDS ».

Au-dessous de cela, en caractères de déclaration de guerre d'un rouge éclatant, flamboyait cette phrase : « LE TIGRE ROUGE DES ROCKIES ».

Au milieu de ces lettres écarlates, se voyait une forme courbée, rouge et grise, vêtue de la panoplie du boxeur et visiblement prête à tout démolir. La figure était un composé du monstre de Frankenstein, de bistro dyspeptique, avec une surimpression de von Stroheim sur Bull Montana. De ses gants jaillissaient de fulgurants éclairs rouges.

— Regarde ça maintenant, cria Doc, interrompant Merle dans sa rêverie.

Le Doc agita une tête de lettre dont les caractères auraient attiré la foule à un film muet, dans une rue écartée et obscure. Merle regarda cet en-tête et pâlit.

— Qu'est-ce que c'est, monsieur Carey ? demanda-t-il, la curiosité faisant en lui match nul avec ses autres émotions.

— C'est toi, mon petit pote, répondit Doc.

— Vois-tu, mon vieux, dit le bon docteur avec la même conscience tolérante qu'il avait apportée à l'édification de sa sœur Margie en ce qui concerne la théorie selon laquelle c'est le plombier qui introduit les enfants dans le monde, voilà le truc.

« Ton véritable nom, vois-tu, ne vaut rien pour les affaires. Il faut donner au public le truc qu'il aime. Tu ne peux pas te casser les reins avec un nom irlandais et un J dedans, pas plus que tu ne peux l'empoisonner avec une huitre dans un mois en R. Regarde, par exemple, John L. Sullivan, James J. Corbett, James J. Jeffries, Jack Johnson, Jess Willard, Jack Dempsey, « James J. Gene » Tunney, Jack Sharkey et tous ces gars-là. Il faut aussi qu'on

te balance un nom d'animal, avec une couleur ou quelque chose. Regarde Mickey Walker, le petit bulldog de Rumson, Harry Wills, la panthère noire de New-Orléans, Luis Firpo, le taureau sauvage des pampas, Max Schmeling, le uhlan noir du Rhin, et tous ces gars-là. Qu'est-ce qu'ils seraient s'ils s'appelaient Merle Tartempion ? Simple-ment un Gentil-Garçon-Essayant-De-Faire-De-Son-Mieux ! Je boxerai pour le titre dans un an avec notre nouvelle étiquette que je t'ai dégottée tout seul, et c'est aussi bon que ce qu'aurait pu imaginer Damon Run-nyon lui-même, qui pourtant est un sacré journaliste. Je sais bien que tu n'es pas réellement rouge, et que tu n'es pas réellement un tigre, et je croyais jusqu'à maintenant que les Rockies étaient une sorte de billies — on n'a dit depuis que ce sont des montagnes — mais c'est un sacré nom que je t'ai trouvé. Il est mieux que ceux de tous ces gars-là ».

Le Doc, rêveusement, passa en revue les noms qu'il avait cités :

— Ces tocquards, conclut-il avec un air de défi.

Doc Carey avait maintenant un secret du nom de Tiger Clancy, et son plan était de le laisser transpirer aussi loin dans le monde que possible, aussi rapidement et avantageusement qu'il pourrait.

Il avait décidé de jouer le coup du « mystère de minuit » ou du grand « chut !... » Cette méthode a déjà été utilisée avec grand succès par ce vieux renard des faubourgs, le regretté François Descamps, quand on rasait les tempes et les mollets et qu'on administrait les derniers sacrements à son boxeur-boulevardier, le délicieux Georges Carpentier, avant que Jack Dempsey l'envoie à la chaise électrique, le 2 juillet 1921, au Boyle Thirty Acres.

Carpentier avait été emmailloté de mystère comme une momie de bandelettes. Des barricades de fils barbelés voilaient le camp d'entraînement de Manhasset, où l'orchidée de France passait des jours placides à sauter à la corde et à essayer sa droite pendant que deux hémisphères attendaient, palpitants, le résultat de la première bataille du siècle et que 90.000 clients se disputaient pour payer 1.600.000 dollars afin de voir ça.

Et le plus extraordinaire c'est qu'ils furent émus à la vue d'un fragile poids mi-lourd méthodiquement assassiné par un des plus durs frappeurs poids lourds qu'on ait jamais connus.

Ah ! le public avait envie de couleur ? Doc Carey était prêt à combattre jusqu'à la dernière goutte d'encre pour lui en donner.

Sa méthode pour tirer les canons de la publicité combinait la psychologie de Tom Sawyer, laissant les autres gosses nettoyer la barrière, la stratégie de Machiavel et quelques petites idées qui lui étaient propres. Le bon docteur n'était pas de ceux qui fondent directement sur les rubriques de boxe avec de mirifiques histoires sur la fureur qu'avait son nouveau poids lourd de rencontrer tous les adversaires qui en manifesteraient le désir. Il dédaignait aussi les façons qu'ont certains managers moins habiles de tordre les revers de veston

de lui garder le secret. Windy répondit à grand renfort de bras levés au ciel, de coups de poing dans la poitrine, demandant à Dieu de l'anéantir sous une cataracte d'huile bouillante et que les siens périsent par toute sorte de morts horribles si jamais le nom de James J. Clancy sortait de ses lèvres scellées par l'amitié.

Doc fut enchanté de son travail en ce qui concernait Windy. Bien sûr, une réclame sur la couverture du « Saturday Evening Post » pouvait attirer un public plus nombreux que Windy, au moins dans tout le pays. Les lettres géantes de l'enseigne électrique du « New York Times » étaient plus attirantes pour l'œil, et les phrases publicitaires de l'émission radiophonique de la N. B. C. et du C. B. S. ne manquaient pas non plus de mérite quand la nuit est propice pour les ondes. Mais les services de Windy pour répandre le dernier potin sur n'importe quoi et, en particulier, un secret, étaient moins onéreux et pratiquement aussi effectifs.

Frémissant à la nouvelle acquise au prix déchirant d'un silence momentané et de quelques minutes d'attention prêtée à Carey, Windy partit, tel un champion de dirt-track, pour faire part au monde

frappé de stupeur que le « Tigre rouge » arrivait.

Rendons cette justice à la loquacité infatigable de Windy : avant qu'une autre aube se soit levée onze managers, qui parlaient de Doc comme d'un ami plus cher qu'un frère, avaient été frappés de crise cardiaque à force d'avoir bu trop de café et fumé trop de cigares en réfléchissant à la meilleure manière de lui voler son nouveau boxeur.

Leur malaisant intérêt fut porté à son comble, au cours des deux ou trois jours qui suivirent, par l'écllosion des deux ou trois premières fleurs de la publicité dans les colonnes des écrivains sportifs dont la piste avait croisé la ligne de marche de Windy. La visite printanière an-

nuelle du cirque occupait le Madison Square Garden et les sauvages de l'Oubangui, les ornithorynques, les girafes et les gorilles goûtaient leurs premières rigolades de l'année au spectacle de l'agitation des boxeurs, lutteurs et managers, errant sans cesse sur le théâtre de leurs crimes. Les rubriques de boxe étaient aussi ennuyeuses qu'un mauvais combat de poids lourds. Les écrivains sportifs étaient donc en bon état de réceptivité et prêts à consacrer une chronique, sous une forme ou une autre, au fait que Doc Carey se préparait à dévaster le royaume des poids lourds avec un certain James J. Clancy, le « Tigre rouge » des Rockies. Il sembla à nombre de rédacteurs en chef que le « Tigre de l'Ouest » pourrait faire une bonne illustration de page, pour peu qu'on le photographiât entouré de naïades figées en de seyantes attitudes d'adoration. Beaucoup de rubriques étaient prêts à faire un sort au mystérieux nouveau-né de Doc, car le bon docteur était une source inépuisable... de copie, que son poulein ait gagné, perdu ou fait match nul.

Il arriva en flânant, un bel après-midi, dans la cage aux lions du quartier général de la presse, au « Garden », et salua gentiment l'assemblée de managers, de tumultueux orateurs, d'agents de publicité, de parieurs malheureux, de prétentieux sorciers du jeu de « pinocle », de quelques ombres de boxeurs et de journalistes.

— Alors, comment va ton nouveau tocquard ? demanda cordialement le manager Abe Morelli en dissimulant furtivement son épingle de cravate en rubis et ses boutons de manchettes en émeraude au plus profond de l'asile, relativement plus sûr de sa poche intérieure à fermeture éclair.

— Quel nouveau tocquard ? répondit doucement Doc qui se tenait sur ses gardes.

— Ce grand gars, Casey, ou Vansy, ou Whatsis, que tu prépares en douce dans la ville basse, dit le seigneur Morelli avec autorité.

— Vous tous, les gars de Brooklyn, êtes sonnés, ou saouls, ou quelque chose, répliqua Doc en se dandinant et se rengorgeant tel un phoque à l'heure du repas quotidien.

Alors Ed Lawson, de la « Gazette » conduisit Doc au plus retiré du sanctuaire, facilement repérable grâce à son odeur et à l'étiquette : « Messieurs », posée sur la porte.

Ed n'avait pas eu de chance dans ses pronostics. Il avait battu tous les records de l'erreur grâce à son opinion bien arrêtée que Willard était trop grand, Dempsey trop petit, Johnson trop noir et Tunney trop blanc pour jamais gagner le titre. Il ne voulait pas risquer de rater le moindre embryon de tuyau sur Clancy.

— Qu'est-ce qu'il y a d'exact dans tout cela, à propos de ce nouveau boxeur, Doc ? demanda Ed avec ferveur.

— Gee, Ed, je ne sais pas de quoi vous voulez parler, on a dû vous monter un bateau, répondit Doc avec le regard effaré de quelqu'un à qui on vient dire que la statue de la Liberté a changé son flambeau de bras pour se reposer ou qu'on vient de trouver un torse anonyme lardé de coups de couteau dans la vitrine de Macy, sur Times Square. Mais si vous voulez parler de Pedro Mahoney, mon poids mi-lourd, je vais vous donner de quoi faire un sacré papier, car il peut casser la mâchoire de tous ces gars comme... »

(Voir la suite page 15.)

## ROMAN PAR DON SKENE

traduit par Robert BRÉ, illustré par PELLOS

Windy était seul à une longue table de laquelle tout le monde, sauf lui, avait fui. A l'arrivée de Doc, un garçon, groggy, s'esquiva vers la cuisine avec la joie reconnaissante d'un gosse qui voit la fin du dernier jour de l'école. Doc demanda à Windy comment allaient les affaires et Windy lui répondit en quelques centaines de milliers de mots choisis. Bercé dans une certaine sécurité par la flatteuse attention de Doc, Windy commit l'imprudence de boire une gorgée de café. Doc plongea dans cette ouverture comme un trois-quarts file dans le « trou » de la ligne adverse. Avant que Windy ait pu rassembler les forces éparées de son éloquence, Doc, feignant d'être légèrement saoul, lui avait confié le grand secret.

Windy apprit ainsi l'arrivée d'un superchampion : un bagarreur, une bête sauvage, une terreur, ex-cow-boy, ex-mineur, ex-sergent de la police montée de l'Alaska, connu sous le nom de « Tigre Rouge des Rockies ». Il apprit aussi les heures exactes auxquelles il s'entraînerait secrètement et l'adresse du gymnase caché.

Doc fit ensuite jurer Windy de lui garder le secret. Windy répondit à grand renfort de bras levés au ciel, de coups de poing dans la poitrine, demandant à Dieu de l'anéantir sous une cataracte d'huile bouillante et que les siens périsent par toute sorte de morts horribles si jamais le nom de James J. Clancy sortait de ses lèvres scellées par l'amitié.

Doc fut enchanté de son travail en ce qui concernait Windy. Bien sûr, une réclame sur la couverture du « Saturday Evening Post » pouvait attirer un public plus nombreux que Windy, au moins dans tout le pays. Les lettres géantes de l'enseigne électrique du « New York Times » étaient plus attirantes pour l'œil, et les phrases publicitaires de l'émission radiophonique de la N. B. C. et du C. B. S. ne manquaient pas non plus de mérite quand la nuit est propice pour les ondes. Mais les services de Windy pour répandre le dernier potin sur n'importe quoi et, en particulier, un secret, étaient moins onéreux et pratiquement aussi effectifs.

Frémissant à la nouvelle acquise au prix déchirant d'un silence momentané et de quelques minutes d'attention prêtée à Carey, Windy partit, tel un champion de dirt-track, pour faire part au monde

frappé de stupeur que le « Tigre rouge » arrivait.

Rendons cette justice à la loquacité infatigable de Windy : avant qu'une autre aube se soit levée onze managers, qui parlaient de Doc comme d'un ami plus cher qu'un frère, avaient été frappés de crise cardiaque à force d'avoir bu trop de café et fumé trop de cigares en réfléchissant à la meilleure manière de lui voler son nouveau boxeur.

Leur malaisant intérêt fut porté à son comble, au cours des deux ou trois jours qui suivirent, par l'écllosion des deux ou trois premières fleurs de la publicité dans les colonnes des écrivains sportifs dont la piste avait croisé la ligne de marche de Windy. La visite printanière an-

nuelle du cirque occupait le Madison Square Garden et les sauvages de l'Oubangui, les ornithorynques, les girafes et les gorilles goûtaient leurs premières rigolades de l'année au spectacle de l'agitation des boxeurs, lutteurs et managers, errant sans cesse sur le théâtre de leurs crimes. Les rubriques de boxe étaient aussi ennuyeuses qu'un mauvais combat de poids lourds. Les écrivains sportifs étaient donc en bon état de réceptivité et prêts à consacrer une chronique, sous une forme ou une autre, au fait que Doc Carey se préparait à dévaster le royaume des poids lourds avec un certain James J. Clancy, le « Tigre rouge » des Rockies. Il sembla à nombre de rédacteurs en chef que le « Tigre de l'Ouest » pourrait faire une bonne illustration de page, pour peu qu'on le photographiât entouré de naïades figées en de seyantes attitudes d'adoration. Beaucoup de rubriques étaient prêts à faire un sort au mystérieux nouveau-né de Doc, car le bon docteur était une source inépuisable... de copie, que son poulein ait gagné, perdu ou fait match nul.

Il arriva en flânant, un bel après-midi, dans la cage aux lions du quartier général de la presse, au « Garden », et salua gentiment l'assemblée de managers, de tumultueux orateurs, d'agents de publicité, de parieurs malheureux, de prétentieux sorciers du jeu de « pinocle », de quelques ombres de boxeurs et de journalistes.

— Alors, comment va ton nouveau tocquard ? demanda cordialement le manager Abe Morelli en dissimulant furtivement son épingle de cravate en rubis et ses boutons de manchettes en émeraude au plus profond de l'asile, relativement plus sûr de sa poche intérieure à fermeture éclair.

— Quel nouveau tocquard ? répondit doucement Doc qui se tenait sur ses gardes.

— Ce grand gars, Casey, ou Vansy, ou Whatsis, que tu prépares en douce dans la ville basse, dit le seigneur Morelli avec autorité.

— Vous tous, les gars de Brooklyn, êtes sonnés, ou saouls, ou quelque chose, répliqua Doc en se dandinant et se rengorgeant tel un phoque à l'heure du repas quotidien.

Alors Ed Lawson, de la « Gazette » conduisit Doc au plus retiré du sanctuaire, facilement repérable grâce à son odeur et à l'étiquette : « Messieurs », posée sur la porte.

Ed n'avait pas eu de chance dans ses pronostics. Il avait battu tous les records de l'erreur grâce à son opinion bien arrêtée que Willard était trop grand, Dempsey trop petit, Johnson trop noir et Tunney trop blanc pour jamais gagner le titre. Il ne voulait pas risquer de rater le moindre embryon de tuyau sur Clancy.

— Qu'est-ce qu'il y a d'exact dans tout cela, à propos de ce nouveau boxeur, Doc ? demanda Ed avec ferveur.

— Gee, Ed, je ne sais pas de quoi vous voulez parler, on a dû vous monter un bateau, répondit Doc avec le regard effaré de quelqu'un à qui on vient dire que la statue de la Liberté a changé son flambeau de bras pour se reposer ou qu'on vient de trouver un torse anonyme lardé de coups de couteau dans la vitrine de Macy, sur Times Square. Mais si vous voulez parler de Pedro Mahoney, mon poids mi-lourd, je vais vous donner de quoi faire un sacré papier, car il peut casser la mâchoire de tous ces gars comme... »

(Voir la suite page 15.)



te balance un nom d'animal, avec une couleur ou quelque chose. Regarde Mickey Walker, le petit bulldog de Rumson, Harry Wills, la panthère noire de New-Orléans, Luis Firpo, le taureau sauvage des pampas, Max Schmeling, le uhlan noir du Rhin, et tous ces gars-là. Qu'est-ce qu'ils seraient s'ils s'appelaient Merle Tartempion ? Simple-ment un Gentil-Garçon-Essayant-De-Faire-De-Son-Mieux ! Je boxerai pour le titre dans un an avec notre nouvelle étiquette que je t'ai dégottée tout seul, et c'est aussi bon que ce qu'aurait pu imaginer Damon Run-nyon lui-même, qui pourtant est un sacré journaliste. Je sais bien que tu n'es pas réellement rouge, et que tu n'es pas réellement un tigre, et je croyais jusqu'à maintenant que les Rockies étaient une sorte de billies — on n'a dit depuis que ce sont des montagnes — mais c'est un sacré nom que je t'ai trouvé. Il est mieux que ceux de tous ces gars-là ».

Le Doc, rêveusement, passa en revue les noms qu'il avait cités :

— Ces tocquards, conclut-il avec un air de défi.

Doc Carey avait maintenant un secret du nom de Tiger Clancy, et son plan était de le laisser transpirer aussi loin dans le monde que possible, aussi rapidement et avantageusement qu'il pourrait.

Il avait décidé de jouer le coup du « mystère de minuit » ou du grand « chut !... » Cette méthode a déjà été utilisée avec grand succès par ce vieux renard des faubourgs, le regretté François Descamps, quand on rasait les tempes et les mollets et qu'on administrait les derniers sacrements à son boxeur-boulevardier, le délicieux Georges Carpentier, avant que Jack Dempsey l'envoie à la chaise électrique, le 2 juillet 1921, au Boyle Thirty Acres.

Carpentier avait été emmailloté de mystère comme une momie de bandelettes. Des barricades de fils barbelés voilaient le camp d'entraînement de Manhasset, où l'orchidée de France passait des jours placides à sauter à la corde et à essayer sa droite pendant que deux hémisphères attendaient, palpitants, le résultat de la première bataille du siècle et que 90.000 clients se disputaient pour payer 1.600.000 dollars afin de voir ça.

Et le plus extraordinaire c'est qu'ils furent émus à la vue d'un fragile poids mi-lourd méthodiquement assassiné par un des plus durs frappeurs poids lourds qu'on ait jamais connus.

Ah ! le public avait envie de couleur ? Doc Carey était prêt à combattre jusqu'à la dernière goutte d'encre pour lui en donner.

Sa méthode pour tirer les canons de la publicité combinait la psychologie de Tom Sawyer, laissant les autres gosses nettoyer la barrière, la stratégie de Machiavel et quelques petites idées qui lui étaient propres. Le bon docteur n'était pas de ceux qui fondent directement sur les rubriques de boxe avec de mirifiques histoires sur la fureur qu'avait son nouveau poids lourd de rencontrer tous les adversaires qui en manifesteraient le désir. Il dédaignait aussi les façons qu'ont certains managers moins habiles de tordre les revers de veston

de lui garder le secret. Windy répondit à grand renfort de bras levés au ciel, de coups de poing dans la poitrine, demandant à Dieu de l'anéantir sous une cataracte d'huile bouillante et que les siens périsent par toute sorte de morts horribles si jamais le nom de James J. Clancy sortait de ses lèvres scellées par l'amitié.

Doc fut enchanté de son travail en ce qui concernait Windy. Bien sûr, une réclame sur la couverture du « Saturday Evening Post » pouvait attirer un public plus nombreux que Windy, au moins dans tout le pays. Les lettres géantes de l'enseigne électrique du « New York Times » étaient plus attirantes pour l'œil, et les phrases publicitaires de l'émission radiophonique de la N. B. C. et du C. B. S. ne manquaient pas non plus de mérite quand la nuit est propice pour les ondes. Mais les services de Windy pour répandre le dernier potin sur n'importe quoi et, en particulier, un secret, étaient moins onéreux et pratiquement aussi effectifs.

Frémissant à la nouvelle acquise au prix déchirant d'un silence momentané et de quelques minutes d'attention prêtée à Carey, Windy partit, tel un champion de dirt-track, pour faire part au monde

frappé de stupeur que le « Tigre rouge » arrivait.

Rendons cette justice à la loquacité infatigable de Windy : avant qu'une autre aube se soit levée onze managers, qui parlaient de Doc comme d'un ami plus cher qu'un frère, avaient été frappés de crise cardiaque à force d'avoir bu trop de café et fumé trop de cigares en réfléchissant à la meilleure manière de lui voler son nouveau boxeur.

Leur malaisant intérêt fut porté à son comble, au cours des deux ou trois jours qui suivirent, par l'écllosion des deux ou trois premières fleurs de la publicité dans les colonnes des écrivains sportifs dont la piste avait croisé la ligne de marche de Windy. La visite printanière an-

# LES CHAMPIONNATS DE FRANCE INTERNATIONAUX DE SKI

(Beuil-Valberg, de notre envoyé spécial.)

Le sport d'hiver sur la Côte d'Azur, la neige sous le plus chaud soleil, en vue des flots les plus doux, le glacier à vue des mimosas, cela a l'air d'une gageure et d'un paradoxe. L'organisation des championnats de France internationaux de ski dans un tel cadre peut paraître pure folie.

Ma foi, rien ne concourait à détruire cette opinion dans l'esprit de ceux qui assistaient à l'ouverture officielle de ces jeux de neige. Ne parlons pas d'hiver puisque, ici, ce mot n'a plus d'autre sens qu'une arbitraire et vaine division du calendrier. Cela se passait à Nice, au musée Masséna, parmi l'étalage précieux de souvenirs napoléoniens. Et l'on imaginait mal descendant de leurs cadres pour participer à cette prise de contact avec des hommes pantalonnés à la norvégienne et lourdement chaussés les maréchaux dorés ou argentés sur tranche du Premier Empire. Pour le reste, songez que l'on se trouvait sur la promenade des Anglais, que les palmiers de ses arbres frissonnant aux derniers soupirs d'un mistral dont on avait pu mesurer auparavant la puissance et que les flots bleus venaient, comme tous les jours, nonchalants et aguichants, baigner le sable de la plage. La neige. Le ski ?

De Nice, l'on partit, l'après-midi finissant, vers la montagne, vers Beuil. Au long d'un parcours merveilleux dont le pittoresque le dispute au grandiose, la foule des participants, celle que composent les concurrents, les officiels, les journalistes, fila vers la neige. L'on montait vers le plateau de Beuil pour les premières épreuves des championnats de France.

Hélas ! les organisateurs se proposent et le ciel dispose avec, généralement, assez peu de clémence. A moins qu'il ne soit complètement brouillé avec le calendrier. Il est assez rare que la date retenue pour une grande manifestation corresponde avec la période où est dispensée cette autre précieuse manne : la neige. Si ce n'est pas de nécessité absolue, c'est tout au moins une vérité d'expérience. Nous avons vu, à Innsbruck même, à l'occasion de championnats internationaux, et pu constater la défaillance de la neige. Ainsi, nous arrivâmes à Beuil par une route que, peut-être demain, le chasse-neige déblayera, mais qui, pour l'instant, est printanière, et la petite cité alpestre présentait à peine les caractéristiques d'une petite ville qui n'a même pas l'occasion de se montrer frileuse. La neige blanchissait les sommets des croupes molles de la montagne avoisinante, mais le classique paysage de neige manquait. Il manquait précisément à l'occasion d'une fête de la neige. Celle-ci était d'une rare impolitesse.

Pourtant, le sport ne devait pas souffrir de cette maudite clémence du ciel. Quand la neige ne vient pas à vous, il faut aller à elle. On la trouva sur les versants que le soleil ne frappe pas avec trop d'insolence. On la trouve un peu plus haut et un peu plus loin, à Valberg. Certes, le parcours idéal de la course de fond sur dix-huit kilomètres, épreuve liminaire des championnats de France, ne fut pas respecté. On dut, pour les besoins de la cause, lui infliger quelques modifications. Mais ceci est d'une importance relative puisque l'on pouvait flécher un parcours régulier sur une neige, non pas telle qu'on l'avait rêvée peut-être, mais suffisante. Cela ne manquait pas, d'ailleurs, de piquant que de pouvoir se rendre à pied d'œuvre presque comme l'on se rend à un stade, la semelle vierge d'autre contact que celui du sol.

La Fédération de Ski de la Côte d'Azur, organisatrice, sous l'égide de la F. F. S., des championnats de France, avait pris à cœur une besogne souvent ingrate. A force de volonté, elle paraissait, au début de ces jeux, l'avoir menée au mieux. Le faisceau de tant de zèles qui eussent pu se disperser assurait une réussite qui démontre, outre l'application et le dévouement des apôtres, la vitalité toujours grandissante du ski sportif. Un des spectacles les moins étranges ne devait-il pas être celui de tant d'officiels secondant, doublant ou remplaçant les officiels ? Jamais nous ne vîmes autant de skieuses à la peine, à la peine de ceux qui assument les responsabilités d'une telle organisation.

★

La course de fond de dix-huit kilomètres se disputait sur un circuit partant de Valberg et y aboutissant. Le parcours comportait, entre autres difficultés, une descente à travers bois, sur une longueur de deux kilomètres. Une équipe norvégienne nettement favorite y participait, en compagnie de Français (Dauphinois, Vosgiens,



# LES CHAMPIONNATS DE FRANCE DE SKI



BEUIL (de notre envoyé spécial). — La course des dix-huit kilomètres : l'arrivée du Juraissien Buffard.



BEUIL (de notre envoyé spécial). — Prudent, pesant, avisé, voici Gindre qui devait se classer le premier des Français dans la course des dix-huit kilomètres et le septième du classement général, à près de sept minutes du premier. En médaillon, le vainqueur de la course, le Norvégien Thorwald Hegggen.



BEUIL (de notre envoyé spécial). — Un passage du Norvégien Fridericksen qui devait se classer quatrième de la course des dix-huit kilomètres.



BEUIL (de notre envoyé spécial). — Et voici, dans un style rude mais coulé, le vainqueur des dix-huit kilomètres, Thorwald Hegggen.

Savoards, Pyrénéens, Amnéziens, Juraissiens, Aennéens, etc., de Suisse, dont von Allmen, et de soldats ou chasseurs de différents régiments ou sociétés alpines. Un ciel d'une exceptionnelle pureté, un soleil du midi créant à cette épreuve l'atmosphère méditerranéenne qui se devine.

## LES EPREUVES DE SAUT

Il soufflait, le dimanche matin, un tel vent en furieuses bourrasques que l'on se demandait si les championnats de saut ne seraient pas annulés.

C'était en effet dimanche et décevant pour l'énorme foule de touristes venus pour beaucoup de très haut et qui d'ailleurs avaient dû les hôtels et les restaurants ayant, en effet, été plus que jamais, jusqu'au bout, sous l'effet du vent.

Veru mod, toutefois, la « tramontane » a pu s'apaiser. Au reste, le saut, s'effectuant dans un couloir, entre deux crêtes, et comme son orientation était perpendiculaire à la direction du vent, on eût pu le moindre d'écarter, par quelques degrés au-dessus de zéro.

Pourtant, les sauteurs, par prudence, furent tenus à ne s'élever que de la première plate-forme. Ainsi devant être sensiblement diminués la longueur du saut et les records locaux ne devaient pas être battus. Sauf, d'ailleurs, un court instant de bourrasque, la compétition put se dérouler sans encombre.

Le grand et blond Hegggen qui, la veille, avait enlevé la course de fond, devait également briller dans le saut combiné, donnant une nouvelle victoire à la Norvège. Quel bel athlète, élégant, fin, racé, au regard droit dans un visage candide de grand gosse blond !

Le Suisse von Allmen se laissait cette fois distancer, de très peu il est vrai, par son compatriote Schlunegger, mais ce n'était pas une revanche appréciable de la supériorité marquée dans le fond par le Suisse von Allmen son vainqueur.

A la suite de ces trois hommes se classaient, très près, avec une nuance de points à peu près semblables, le Championnat Marcelin Charlet et le Juraissien Yerbü.

Trois concurrents s'alignèrent dans la course de saut spécial. Nouvelle victoire norvégienne avec Sigur Solid, titulaire déjà d'un riche palmarès. Tout par la portée de ses sauts (48 mètres et 53 m. 50) que par la pureté de son style, il précédait l'Allemand Bader, le jeune James Couttet et l'Autrichien Rammauer. Il est à noter que Bader et Couttet eurent à leur mérite de passer devant Rammauer qui avait réussi à passer un premier saut de 47 mètres et un deuxième de 52 mètres.

Il faut encore en venir au huitième rang pour

retrouver des Français, avec Luchini et Charlet, de la Côte d'Azur, le Pyrénéen Vigoules, très applaudi sur sa victoire ancienne, mais qui n'a pas retrouvé sa forme de champion, Charles Marcenat et enfin le vétéran Kleber Bahar qui avait eu l'honneur d'être le premier, mais à qui cette satisfaction ne suffisait pas et qui voulait jouer sa partie comme les jeunes, comme autrefois.

## JEAN DE LASCOUMETTES.

## LES CLASSEMENTS

### COURSE DE FOND (18 Kilomètres)

1. Hegggen (Norv.), 1 h. 10' 45" ; 2. Fridericksen (Norv.), 1 h. 11' 25" ; 3. Von Allmen (Suisse), 1 h. 11' 30" ; 4. Fridericksen (Norv.), 1 h. 11' 35" ; 5. Grotte (Norv.), 1 h. 12' 30" ; 6. Gruttenhagen (Norv.), 1 h. 12' 35" ; 7. Gindre (Jura), 1 h. 14' 40" ; 8. Buffard (Jura), 1 h. 15' 10" ; 9. Schlunegger (Suisse), 1 h. 15' 15" ; 10. Maure-Ravaud (Dauphiné), 1 h. 15' 20" ; 11. Boulet (Pyrénées), 1 h. 17' 40" ; 12. Arnaud (Savoie), 1 h. 17' 45" ;

13. Guyon (Jura), 1 h. 19' 45" ; 14. Creston (Mont-Blanc), 1 h. 21' 10" ; 15. Erce, 2<sup>e</sup> reg. A.M., 1 h. 21' 30" ; 16. Demarçay, 2<sup>e</sup> B.A.P., 1 h. 22' 30" ; 17. Carlevaris (Pyrénées), 1 h. 22' 35" ; 18. Boyrie F. (Pyrénées), 1 h. 23' 30" ; 19. Casparat Jacquet, 1<sup>er</sup> B.C.A., 1 h. 23' 35", etc.

### SAUT COMBINÉ

1. Hegggen (Norvège), 41 et 45 m., 202,5 points ; 2. Schlunegger (Suisse), 30 et 41 m., 187,1 points ; 3. Von Allmen (Suisse), 26 et 34 m., 170,1 points ; 4. Marcelin Charlet (France), 33 m. 50 et 32 m. 50, 167,5 points ; 5. Yerbü (Jura), 35 et 33 m., 162,2 points ; 6. Erba (2<sup>e</sup> B.A.M.), 34 m. 50 et 33 m. 50, 112,2 points ; 7. Bollinger (Suisse), 25 m. 50 et 31 m. 50 points ; 8. Boyrie (Pyrénées), 20 m. et 20 m., 89,2 points, etc.

### SAUT SPECIAL

1. Sigur Solid (Norvège), 221 pts ; 2. Bader (Allemagne), 201 pts ; 3. James Couttet (France), 190 pts ; 4. Rammauer (Autriche), 187 pts ; 5. Kautemann (Suisse), 184 pts ; 6. Meier (Norvège), 183 pts ; 7. Oswald (Suisse), 182 pts ; 8. Stadler (Autriche), 181 pts ; 9. etc.



BEUIL (par belino). — Sigur Solid, vainqueur du saut spécial (48 m. et 55 m. 50).



BEUIL (par belino). — Un saut de Thorwald Hegggen, vainqueur du combiné de fond et de saut.



BEUIL (par belino). — Notre jeune champion James Couttet a réussi deux fois sauts (48 m. 50 et 46 m.).



## Pour un demi-fond meilleur

PAR GEORGES WAMBST

Tous les journaux ont été unanimes à reconnaître, la semaine dernière, après sa victoire dans le Grand Prix de l'U. C. I., le rôle important joué par Georges Wambst dans le domaine du demi-fond, depuis l'ouverture de la saison hivernale. Un animateur hors pair, tel est Georges Wambst dont chaque sortie provoque un vif intérêt. Avec lui, une course de demi-fond dégénère généralement en bataille ardente, car, loin de se réserver, Georges Wambst passe toujours à l'attaque, sans souci de la première place. Son action, celle de Paillard, de Minardi, ont contribué à redorer le blason bien terni du demi-fond français. Mais il y a encore beaucoup à faire pour rendre également vivantes, enthousiasmantes, toutes les épreuves derrière motos. Nous avons pensé que nul autre mieux que Georges Wambst ne pourrait traiter d'un tel problème. Nous nous sommes heurtés à un désir bien arrêté de n'en rien faire. Pourtant, en insistant, nous avons décidé Georges Wambst à exposer ses pensées. « Je n'en ai pas le droit, nous répliquait-il, je n'ai qu'à pédaler... » Et Wambst avait tort. Il a mieux à faire encore qu'à pédaler. Il doit rallier à ses théories ceux qui y sont hostiles, dirigeants et coureurs. Il l'a finalement admis, à la condition, cependant, que nous invoquions votre indulgence à son égard. Ce n'est pas par fausse modestie. C'est par modestie tout court. Mais est-ce bien utile ?

F. L.

Le demi-fond a connu des heures douloureuses, il n'y a pas si longtemps, et il faut le reconnaître en toute franchise. On a même écrit jusqu'à écrire, à l'époque, qu'il était à l'agonie : on a exagéré. Je puis ajouter qu'en la circonstance, on n'a pas dû avoir une très juste notion des mots employés. Le demi-fond était malade, c'est vrai, mais facilement guérissable et sans médication particulière. Il suffisait d'un peu de bonne volonté pour sortir le malade de son lit. C'est aujourd'hui chose faite et je suis heureux d'y avoir contribué pour une faible part.

Car enfin de quoi souffrait le demi-fond ? D'une absence caractérisée de sentiments batailleurs chez ceux qui le pratiquaient, c'est tout ! J'ai beaucoup réfléchi, ces temps derniers, à la situation du demi-fond, et j'ai pensé qu'il était de mon devoir de tenter un effort, même s'il devait rester stérile. C'est pourquoi on m'a vu aller à l'attaque, sans faiblesse, négligeant souvent la première place, n'ayant qu'un souci, un seul, plaire aux spectateurs, sinon les distraire un instant. Le sport n'est pas fait que de victoires, on l'a trop souvent oublié, et il est des défaites plus honorables que certains succès.

A mes côtés, durant ces derniers mois, j'ai vu, avec joie, parmi les stayers français, plusieurs camarades appliquer mes principes. Les étrangers s'en sont mêlés. Les courses y ont gagné en intérêt. La foule a manifesté son contentement. Elle est revenue, toujours plus dense, plus vibrante, et aussi mieux disposée à notre égard, sachant, à l'avance, qu'elle ne mourrait pas d'ennui en nous regardant.

Pourquoi, il y a bientôt dix ans, Robert Grassin a-t-il révolutionné le Vel' d'Hiv' ? Parce qu'il était homme à ne pas calculer ses efforts, parce qu'il savait se dépenser sans compter, parce qu'enfin une course, pour lui, n'était gagnée qu'avec brio. Toto ne voulait pas d'une première place obtenue par quelques centimètres et avec le sourire. Il préférait gagner par deux tours, quitte à descendre de machine complètement vidé. Ah ! pour sûr, il n'était pas économe de ses forces, et il n'en a pas moins duré, gardant, jusqu'au bout, son indomptable volonté d'animateur.

Les directeurs de vélodromes pourraient, d'ailleurs, nous aider utilement, et, au fond, c'est leur intérêt, et leur intérêt est le nôtre. Dès l'instant que le public y trouve son compte, tous nous devons être comblés. Et j'ai réfléchi, me demandant si, sans dévaloriser la première place, qui est tout de même la seule raison d'être d'une compétition, il n'était pas possible de récompenser mieux que par des bravos ceux qui perdaient le bouquet final pour avoir voulu jouer un trop grand rôle tout au long d'une épreuve.

Avant chaque course, un directeur pourrait faire annoncer qu'il offrira à l'animateur n° 1

— pour reprendre une expression qui a fait fortune dans un domaine qui est loin du nôtre — une prime de X... francs. Cette prime, peut-être, le public, juge suprême, peut-il la décerner ? Ou bien, au cas où deux ou trois stayers prendraient une part égale à la beauté de la course, pourquoi ne pas morceler cette prime afin d'éviter de faire jouer, en faveur de l'un ou l'autre des futurs bénéficiaires, les sentiments des spectateurs ? Tout est possible dans ce domaine, l'idée étant adoptée, et il n'est que son application qui soit à définir.

Pour éviter un don supplémentaire d'argent, l'hiver, où nous n'avons pas tant de courses, ne peut-on engager d'autorité, pour le dimanche suivant, l'animateur du dimanche précédent ? Vous me direz que c'est un peu ce qui se fait, c'est vrai, mais pas toujours, hélas ! et ce devrait être une obligation morale pour un directeur de vélodrome.

Et puis, pourquoi ne pas supprimer les contrats avec primes gagnantes, contrats poussant les coureurs à ne rechercher que la première place ?

Car si on les invite, d'un côté, à faire du travail, il ne faut tout de même pas, de l'autre, les encourager à se réserver.



Il n'y aura bientôt plus de dissidents au Vel' d'Hiv'. Une fois de plus, tout s'est arrangé ; mais alors que, les hivers derniers, un accord s'effectuait dans les deux mois faisant suite aux premiers mouvements de grève, il a fallu, cette fois, attendre la fin de la saison du Vel' d'Hiv', et ce sont Chaillot, Michard, Lacquehay et Auguste Wambst qui ont cédé.

Ils ont, prétend-on, accepté les conditions qui leur étaient faites. Elles étaient d'ailleurs raisonnables. Nous avons eu l'occasion de le dire à diverses reprises. Alors, pourquoi avoir fait si longtemps la mauvaise tête ? Dans l'espoir d'une victoire impossible ? Et c'est toujours comme ça !...

« Surtout n'ameutez pas la foule !... » Telle était la recommandation faite par Michard aux spectateurs qui l'entouraient, l'autre dimanche, sur la pelouse du Vel' d'Hiv'.

N'ameutez pas la foule ! Mais, comme par hasard, c'était toujours du même endroit que partaient les cris hostiles.

« Ils ont bien choisi leurs hommes » murmura un confrère.

Et un autre d'ajouter : « Celui-là, je le reconnais. C'est lui qui vend la crevette sur le boulevard de Grenelle. »

Lacquehay ne savait trop où se mettre. Chaillot était assez gêné, mais Michard fort à l'aise : « Eh bien ! vous voyez, nous sommes chômeurs. Toi aussi ? Mon pauvre vieux, ce n'est pas drôle !... »

Pour la première fois de sa longue carrière, Michard le sage, Michard le réservé, entraînait en contact direct avec la foule.

Qui le lui eût prêté, il y a encore trois ou quatre ans ?

Et Michard l'eût-il cru ?

Un homme heureux : André Trialoux.

Et un homme heureux qui n'eût pas hésité à vous donner sa chemise après la victoire de Robert Oubron dans le Critérium International de cyclo-cross. Pensez, la firme Helyett obtenait sa première grande victoire de la saison. Un championnat du monde comme mise en route, Helyett ne pouvait espérer mieux. On comprend l'enthousiasme de Trialoux qui entend bien n'en pas rester là, peut-être même avec ce solide Oubron qui n'est pas seulement un bon cyclo-crossman, mais aussi un excellent routier.

Loatti est furieux. Il entend passer professionnel et il se heurte à une fédération intraitable : « Soyez d'abord champion du monde des amateurs. »

Où alors, c'est à n'y plus rien comprendre... Tout cela pour les courses officielles, étant entendu que les épreuves officielles ne se présentent pas sous le même jour.

Là, il faut gagner, obtenir le maillot tricolore, le titre justifiant toutes les tactiques. Néanmoins, il m'a été agréable de noter que l'U.C.I. venait d'adopter, pour son championnat du monde, des règlements nouveaux qu'il m'enchantait de voir appliquer au championnat de France.

Un seul homme qualifié par série, n'est-ce pas le meilleur moyen d'éviter ces sommeils longs de cent kilomètres d'un stayer qui, se sachant second, et tout de même certain d'aller en finale, n'a jamais envie de « chatouiller » son leader ?

Pour le championnat de France, il y aurait une formule excellente : organiser trois journées de deux séries, les vainqueurs étant automatiquement écartés du tour suivant, pour avoir, en finale, six hommes n'ayant pas démerité.

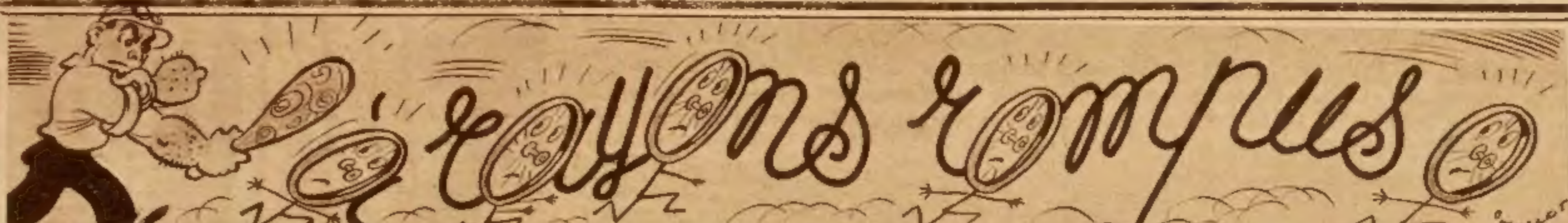
Et il est encore bien d'autres efforts à accomplir pour un demi-fond meilleur.

Mais, restons-en là pour aujourd'hui.

Le jour où nous mettrons toutes ces idées en pratique, nous ne serons pas loin de la perfection.

G. W.

(Recueilli par Félix Levitan.)



Or, des titres, Loatti se moque comme de son premier vélo. Ce qu'il veut, c'est gagner sa vie, toucher quelque menue monnaie. Il est donc décidé à devenir amateur marron. A le devenir officiellement, que risque-t-il, en effet ? S'il est pris la main dans le sac, sa fédération arrangerait ça. Elle le « prolongera » jusqu'à Amsterdam. Et personne ne dira rien.

C'est tellement plus simple !

D'autant plus que depuis l'histoire Van de Vijver, l'autorité de l'U.C.I. a été bien ébranlée. Qui donc oserait lever un tel lièvre ? Pas Paul Rousseau, en tout cas, qui n'a pas pipé lors du récent congrès uciste.

Au fait, lors dudit congrès, le film pris par notre confrère Ambrosini, à Copenhague, document-massue, selon les Hollandais, n'a même pas été vu par les membres du bureau de l'Union Cycliste Internationale, et on trouve bien là, tout de même, la preuve de l'esprit tatillon, mesquin, de quelques-uns de ces messieurs. Il en est parmi eux qui voient large, juste ; mais ils constituent une minorité qui, en la circonstance, n'est pas le moins du monde agissante.

Il faut tout de même ouvrir ici une parenthèse pour préciser un point curieux de cette petite histoire. Quelques jours avant le Congrès, notre confrère Ambrosini reçut de Turin un coup de téléphone de M. Paul Rousseau lui demandant d'avoir l'extrême obligeance de venir présenter lui-même, à Paris, la bande prise avec sa caméra. On demandait à Ambrosini d'arriver dans la capitale le jeudi. Ne pouvant le faire, il pria M. Paul Rousseau de reporter leur rendez-vous au vendredi matin. M. Paul Rousseau, après avoir téléphoné à Max Burgi, à Genève, accepta et s'offrit le luxe de quelques communications supplémentaires avec Turin pour remercier Guiseppe Ambrosini de son obligeance.

Or, quelle ne fut pas la surprise d'Ambrosini, en arrivant au rendez-vous, de constater qu'il était seul avec son appareil et son film... Pas plus de Paul Rousseau que de Max Burgi et, au surplus, pas le moindre mot d'excuse.

La nuit de chemin de fer qu'on lui fit faire, Ambrosini s'en moque parfaitement. Mais il estime, non sans raison, qu'il eût pu, tout de même, recevoir un petit mot d'excuse !

Etranges mœurs, n'est-ce pas, que celles de ce monsieur qui fait mille kilomètres et qui ose demander un petit bout de papier l'avissant de l'impossibilité dans laquelle se sont trouvés de venir le rencontrer les augustes personnages du bureau de l'Union Cycliste Internationale.

EN POINT DE MIRE :

### ACHILLE LEGROS

Intelligent, incontestablement. Clairvoyant, ce n'est pas douteux. A peine têtue pour un dirigeant : bref, tout ce qu'il faut pour plaire aux coureurs, aux directeurs de vélodromes et aux journalistes.

Pourquoi faut-il qu'il ait été marqué par l'esprit U.V.F. comme au fer rouge ? Pourquoi faut-il qu'il ne puisse échapper à l'odeur de la maison du boulevard Poissonnière ?

On nous dira que, s'il n'avait pas été aussi docile, il n'eût jamais accédé à la présidence de la Commission sportive de l'U.V.F. et c'est là une explication qui vaut son carnet de frites. Mais, une fois en

place, bel et bien accroché pour la vie à cette présidence, M. Achille Legros n'eût-il pu changer son fusil d'épaule, et, ajustant son binocle, faire place nette autour de lui ?

Ce n'est pourtant pas un faible. Il a de l'autorité. Parfois, aussi, de l'audace. Il n'est qu'à l'U. V. F. qu'il ne veuille pas toucher. C'est une sainte, à ses yeux, et on ne peut savoir à quel point il l'adore.

Domage qu'elle ne lui inspire pas de miracles...

Un brave homme, avec qui l'on bavarde volontiers. Un brave homme très apprécié malgré ses faiblesses pour l'U.V.F. Car ce n'est tout de même pas une tare. Un défaut, tout au plus, et c'est déjà faire grand honneur à la « vieille bique ».

Il est le type même du bon Français moyen : il fume du « bleu », apprécie son petit apéritif, joue à la belote avec beaucoup d'adresse. Peut-être, aussi, va-t-il au cinéma tous les vendredis soirs — pour le changement de programme. Le mercredi, après le dîner, il sort de la vie pour entrer dans le sanctuaire du boulevard Poissonnière. Jusqu'à minuit, il ne s'appartient plus : il est le président de la Sportive.

Que voulez-vous, chacun prend son plaisir où il le trouve...

Et il est désespéré quand, ayant rendu service à un coureur, il ne s'entend pas dire même le timide merci qui lui est bien dû.

Ce qui démontre qu'on pourrait faire un grand bonhomme de ce dirigeant sensible, s'il pouvait échapper à la routine de l'U.V.F.

Hélas ! c'est à peu près impossible...

Helas ! c'est à peu près impossible...

Mais qu'Ambrosini se console : il a bien servi la cause du sport cycliste.

Et puis, ne s'est-il pas vengé en exprimant nettement ses sentiments au secrétaire général de l'U.C.I. ?

Qui baissa seulement le front sous l'orage...

Il n'est pas d'union, si solide soit-elle, en cyclisme, qui ne finisse par se rompre.

Richard et Pecqueux fâchés !

On ne l'eût jamais cru, il y a encore quelques semaines.

Ils étaient comme deux frères.

Aussi taquins.

Mais aussi tendres.

Et puis, il y a eut un mot, un jour ; un autre, peu après. Des phrases entières ont été construites. Piquantes, puis blessantes. Amenant inévitablement la rupture !

Richard, d'un côté, Pecqueux de l'autre, vont poursuivre leur carrière. Ils auront toujours, l'un pour l'autre, une certaine estime. Ils sont intelligents et ils ne s'en voudront tout de même pas. Ce serait trop bête ! Et, déjà, l'on s'emploie à les unir à nouveau. Mais n'est-ce pas en pure perte ?

FELIX LEVITAN.



Ce que nous ne reverrons peut-être plus, Richard et Pecqueux sur le même tandem...



Prieur.

**N**OUS terminerons aujourd'hui notre enquête sur les champions qui brillèrent dans les diverses branches du sport en l'an 1923. Passons en revue les hockeyeurs sur gazon, les lutteurs, les escrimeurs, sans toutefois oublier les championnes de l'athlétisme.

#### LES HOCKEYEURS

Bon nombre de ceux qui formaient l'élite des champions de hockey sur gazon en 1923 n'ont pas désarmé. Une grande partie joue encore dans les équipes réserve de leurs clubs, les autres faisant preuve d'activité sportive arbitrent ou sont dirigeants de clubs.

Ph. Schneidau, Robert Salmier, Prieur, G. Ragot, Peuchot, Remussat, Daniel Girard, Bedel, H. Reisenhel, de Sars-le-Comte, Steeg, etc., étaient, il y a quinze ans, les plus en vue parmi les hockeyeurs français sur gazon.

N'ayant pas encore atteint l'âge de la majorité, le « Britannique » Philippe Schneidau jouait dans l'équipe de France. Quinze ans plus tard, il pratique toujours comme avant-centre dans l'équipe première du Stade Français, faisant marcher de pair le sport et son travail dans les bureaux d'une usine d'automobiles. L'ex-gardien de buts Robert Salmier est un journaliste apprécié pour ses chroniques à la radio. Le recordman des sélections internationales, Pierre Prieur, dirige maintenant une imprimerie et joue de temps à autre, imité par Ragot, qui pratique toujours dans l'équipe réserve de son club, l'U.A.I.

#### LES ANIMAUX FONT DU SPORT...

### LA GRENOUILLE, virtuose de la brasse

**L**e fabuliste esclaveux prétend avoir vu la grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf, et le peuple de ses sœurs tourmentées par le souci de se procurer un roi. Dans le merveilleux domaine des fictions, l'imagination est souverainement libre. Mais nous nous occupons de sport et non de fable.

Donc, nous voyons les grenouilles telles qu'elles sont. Ce sont des petites bêtes qui savent philosopher en paix, lorsqu'elles ont mis pattes à terre, et qui savent nager, lorsqu'elles se jettent à l'eau. Voilà qui n'est pas si mal. L'exemple est même à suivre.

Le bull-terrier, bondissant sur le pré, vient d'aboyer à queue-que-veux-tu. Dans l'étang perturbé, toutes les philosophes sur nénuphars et sur galets humides ont plongé unanimement. Il est ainsi prouvé que la réverie, chez les bêtes, n'obnubile pas l'instinct de conservation. Mais pour sauver sa vie en plongeant, l'indispensable condition est de savoir plonger.

Cependant, le calme est revenu aux alentours et parmi les roseaux. Il n'y a plus que le printemps sans trouble. L'étang est sans ride et couleur d'émeraude sous le soleil. C'est à cette heure aimable où la paix règne sur la terre et les étangs que l'on éprouve l'ineffable bonheur d'être grenouille. Alors, avec la pointe du nez, on fait un petit trou dans la trame diaphane de l'eau pour voir, écouter et respirer. Admirable quiétude. L'eau est belle et bonne. C'est l'invitation à la nage.

Qui sait nager ne frappe point l'eau belle et bonne à la manière des lavandières avec leur battant. L'une après l'autre, les petites grenouilles s'allongent et rament des quatre pattes dans un glissement doux et régulier. Un sillage léger les suit telle une écharpe transparente. Elles goûtent grande joie à leur carrousel aquatique, dont les figures silencieuses tracent des arabesques ondulantes qui s'effacent comme des ombres fuyantes.

Tantôt, les muscles antérieurs et postérieurs travaillent de compagnie, dans une lente cadence. Et la nageuse, en flânant, flotte comme une bouée vivante. Tantôt, sans apparence d'effort, elle accélère le travail rythmé de son corps onctueux, qui brille rapidement dans le miroir de l'eau. Point de saccades informes et nulle défaillance. L'impeccable nageuse disparaît un peu, remonte d'un mouvement des pattes souple et précis, et repart dans une large nage sans vrombissement du gosier ni du nez. L'ombre palpitante, que sur le visage lumineux de l'étang font les ailes d'un papillon poursuiveur, est devancée sans peine et de plus en plus distancée, à chaque brasse de la nageuse verte.

Et voici qu'elle aborde, sans heurt ni tapage, comme un flocon de mousse porté par une vague, sur une touffe de gazon. Ses gros yeux ronds peuvent briller du juste orgueil de nager, par un don du ciel, la brasse à la perfection. Il n'est certes point en ce monde de maître-nageur qui fasse mieux.

ROBERT-VEYSSIE.

# 15 ANS APRÈS...

## Que sont devenus les champions de 1923?

Le Lillois Peuchot n'a pas renoncé au hockey, mais, s'il ne joue plus, il est maintenant un des plus actifs dirigeants du Comité du Nord. Le Racingman Daniel Girard, qui exposa ces dernières années au Salon, est dirigeant également et s'occupe des intérêts du Racing ; quant à Bedel, toujours dans « le bain », il occupe les loisirs que lui laissent ses importantes affaires commerciales en arbitrant des rencontres de son sport favori. Parmi ceux qui n'ont plus aucune attache avec le hockey, citons : Réussat, trop pris par ses affaires d'assurances ; Reisenhel, avocat à Boulogne-sur-Mer ; de Sars-le-Comte et Steeg.

#### LES LUTTEURS

Le catch ne connaissait pas encore, en 1923, la vogue dont il jouit actuellement, et la lutte libre était alors particulièrement prisée par les sportifs. Les vedettes de ce sport étaient : Depuichaffray, Rottenfluc, Parisel, Roger

d'absence, est revenu à la lutte et pratique le catch.

Un seul de ces champions a disparu : C. Delmas, qui fut champion de France de lutte libre et qui se tua accidentellement il y a quelques années à l'école de Joinville. Reste Henri Deglane, que tous les sportifs connaissent et qu'il est inutile de présenter aux lecteurs de « Match », son nom figurant dans nos colonnes très fréquemment durant la saison de catch dont il est le meilleur spécialiste français.

#### LES ESCRIMEURS

Rares sont les champions de l'épée, du sabre ou du fleuret d'il y a quinze ans qui soient encore en activité. C'était alors l'épo-



Cattiau.

bert, fixé à Lyon, a renoncé définitivement au sport des armes, de même que Tainturier, aujourd'hui maire de Compiègne, et Géo Buchard, trop pris par ses affaires de transit dans le grand port du Havre.

Membre de l'Automobile Club, Cornic, gros industriel et fabricant de parapluies, a délaissé les armes, imité par Lafontan, qui porte toute son activité sur les courses de lévriers. Piot est resté dans le mouvement. S'il ne défend plus nos couleurs dans les rencontres internationales, s'il ne participe plus aux compétitions, il enseigne, aujourd'hui, à d'autres les parades, ripostes et autres coups de pointe, comme professeur à la Préfecture de Police. Tous les sportifs connaissent le très sportif conseiller municipal et président du Comité Olympique français, Armand Massard, qui, s'il ne tire plus, reste toujours fidèle au sport qui lui valut maints honneurs.

C'étaient aussi les débuts de Bernard Schmetz, qui, jeune universitaire, commençait à se distinguer dans le sport des armes. Quinze ans plus tard, Schmetz est champion du monde et sa belle carrière vient d'ailleurs d'être récompensée par l'Académie des Sports qui lui a décerné son Grand Prix annuel. Mais les escrimeurs de cette époque se souviennent également de l'international François Pietri. L'ex-ministre de la Marine, qui était, en 1923, directeur des Finances au Maroc, est aujourd'hui président de la Fédération Française d'Escrime, c'est dire que plus que tout autre il est resté escrimeur.

Notre enquête a démontré que rares sont ceux qui abandonnent le sport où ils ont connu des succès. Si quelques-uns, une minorité, sont encore en activité et prennent part à des compétitions, par contre, nombreux sont ceux qui n'ont pas voulu désarmer et qui ont consacré une partie de leur temps, pris sur leurs affaires, pour s'intéresser aux jeunes, soit comme professeurs de culture physique, soit comme arbitres ou comme dirigeants.

Le sport est une grande famille qu'on ne quitte qu'à regret...

FIN

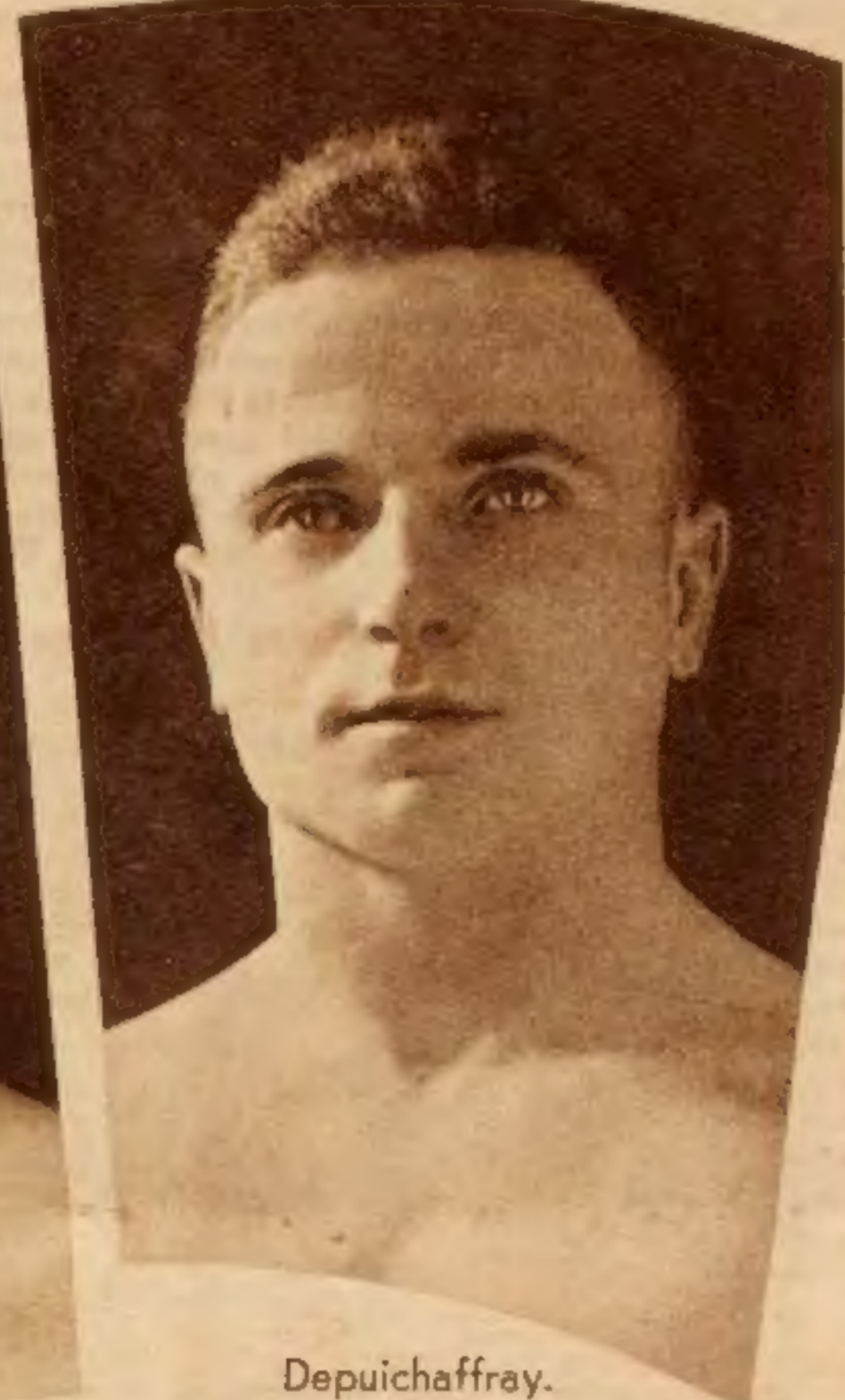
RENE MOYSE.



Poilvé.

Mollet, Dupraz, Bonnefond, Dame, Delmas, Clody, Poilvé, Jourlin, Henri Deglane, etc.

C'est certainement dans ce sport qu'on trouve, quinze ans après, le plus grand nombre de vedettes encore en activité. Ayant abandonné la lutte libre, Depuichaffray est venu au catch. Il lutte encore actuellement, imité par Mollet, qui vient récemment de conquérir le titre de champion de France. Rottenfluc tire encore la « bourre » de temps en temps avec ses camarades de l'A.S. Préfecture de Police, Clody, Poilvé, Jourlin, tous quatre appartenant aux cadres de la Préfecture de Police. Jourlin prend part régulièrement à des compétitions et participa aux Jeux Olympiques de Berlin où Poilvé nous valut d'ailleurs une belle victoire. Parisel et Dupraz sont complètement retirés du sport, de même que Dame, aujourd'hui porteur dans une minorité. Bonnefond, après quelques années



Depuichaffray.

que de l'équipe reine de l'escrime française, celle qui nous valait de beaux succès dans les rencontres internationales, et qui était constituée par Lucien Gaudin, Philippe Cattiau, Roger Ducret et Labattut.

Roger Ducret, champion olympique de fleuret 1924, est aujourd'hui journaliste et ne tire plus que pour son plaisir. Quant à Philippe Cattiau, qui occupe une importante situation dans une firme parisienne de pneumatiques, il est capitaine et entraîneur de l'équipe de France. Labattut est retiré des compétitions, trop pris par les affaires qu'il dirige dans la région bordelaise. Le « hors classe » Lucien Gaudin n'est plus ; le prestigieux champion de l'escrime française de ces dernières années est mort il y a quatre ou cinq ans.

J. Coutrot, Trombert, Tainturier, Géo Buchard, Cornic, Piot, Lafontan et Armand Massard étaient alors les autres vedettes de l'époque.

International d'épée, J. Coutrot fait marcher de pair son sport favori, le fleuret, et ses affaires industrielles et on peut le voir assez régulièrement revêtir le plastron. Trom-

## Le cyclisme a plus d'un tour dans son sac

**V**oulez-vous des Tours, des bons Tours ? On en a créé partout. Vous entendez bien qu'il ne s'agit pas du grandiose, du Tour des Tours, du Tour de France. Pas plus, d'ailleurs, que du Tour d'Italie, couru par beaucoup de coureurs pour un seul d'entre eux ; ni du Tour de Belgique, qui est, cependant, la pépinière des grands routiers parce qu'il met en évidence la qualité des indépendants ; non plus que du Tour de Suisse, qui est maintenant apparenté au Tour de France par la composition du groupe de 60 coureurs qui doit y prendre part et qui comprend six Belges, six Français, six Allemands, six Italiens et des coureurs internationaux venus d'un peu partout et aussi par une incursion en territoire italien, comme le Tour de France allait faire un petit détour en Suisse ; et surtout pas du Tour d'Allemagne, dont on ne connaît pas encore les modalités pour 1938 ; ou du Tour du Luxembourg, dont l'importance est un peu moindre.

Non. Il s'agit des Tours régionaux, des Tours de province, des petits Tours, qui sont bien plus de trois. Le plus important est certainement le Tour de Bretagne, le Circuit de l'Ouest. Un bon et brave Tour qui donne le moyen aux représentants des constructeurs d'essayer

quelques coureurs de second plan — de second plan parce qu'ils sont jeunes — et de se rendre compte de leurs possibilités pour les grandes courses de la saison suivante, puisque le Circuit de l'Ouest est couru à la fin du mois d'août, en fin de saison. C'est une épreuve organisée par « l'Ouest-Eclair » et José Morin, le plus populaire des Bretons, et qui est, surtout, assainie de franche camaraderie et de bonne humeur.

Mais il en est d'autres, qui sont des Tours de province, des Tours de grande ville avec longue visite de leurs abords, des Tours qui sont courts, en deux ou trois étapes. Ce n'en sont pas moins des Tours ou des circuits, le circuit étant, étymologiquement, un pourtour. Il y en a simplement une vingtaine, comme il y a une soixantaine de « ville à ville ». Et si on suit le calendrier de la route, si on les énonce chronologiquement, on trouve, sous la dénomination Tour ou Circuit : le Tour du Maroc (c'est un coin de France), le Circuit du Morbihan, le Circuit des Deux-Sèvres, le Tour du Vaucluse, le Circuit franco-belge, le Tour du Pas-de-Calais, le Tour de Vendée, le Tour du Sud-Ouest, le Circuit du Cantal, le Circuit de l'Allier, le Circuit pyrénéen, le Critérium du Midi, le Circuit du mont Blanc, le Circuit

des Vosges, le Circuit des Alpes, le Tour du Gers, le Tour de la Haute-Garonne. J'en passe peut-être et qui sont d'ailleurs.

On voit que toutes les régions paraissent avoir leur Tour, toutes, sauf toutefois la région de l'Est qui n'a que le Circuit des Vosges, et quelques régions du Centre. Et c'est peut-être pour cela que nous avons rarement des routiers originaires de la région de Nancy. Mais des Tours, on le voit, il n'est que de se baisser sur le calendrier pour en trouver. Et il n'est que de les suivre pour connaître du succès qu'ils obtiennent sur leur parcours et de l'émulation qu'ils provoquent chez les coureurs régionaux, qui ont, le plus souvent, l'occasion de s'y rencontrer avec quelques « as » de la métropole. Une, deux, trois étapes ou plus. Et dire qu'au début du cyclisme routier, à la fin du siècle dernier, la grande épreuve sur le plus long parcours s'appelait Paris-Brest et retour en une seule étape et à courir tous les dix ans. Elle représentait l'effort long et la résistance fantastique. Les Tours sont venus, qui représentent l'effort court, mais répété. Mais ils sont si nombreux qu'ils affirment éloquentement la vogue toujours plus grande du cyclisme routier.

RENE BIERRE.

# TOUS LES SPORTS

## CROSS-COUNTRY

Semaine assez chargée, dans le domaine du cross-country, que celle qui vient de s'écouler. En effet, plus de trente championnats régionaux ont été disputés, dimanche dernier. Par ailleurs, en dehors d'épreuves réservées, dans toute la France, aux juniors scolaires ou non, il convient de faire cas des intéressantes finales disputées, jeudi, à Saint-Cloud, sur le terrain du Stade Français.

L'on sait que ces finales, organisées par l'Auto, opposèrent plus de quatre cents potaches représentant trente-cinq établissements et sélectionnés parmi quelque trois mille participants des éliminatoires !

Ce beau chiffre de trois mille crossmen scolaires ne manquera pas, assurément, de réjouir tous ceux qui s'intéressent au sport scolaire en général, et au cross-country en particulier. Comme les temps sont changés ! Qui eût pu supposer, il y a quelques années, que le cross-country scolaire connaîtrait un tel développement ?

Pour en revenir à cette belle et réconfortante journée de jeudi, à Saint-Cloud, il convient de citer au tableau d'honneur les « poussins » Fajon (Louis-le-Grand), Mullier (Condorcet), Simon (Suresnes) et Duchosoy (Suresnes) ; les « minimes » Perrey (Suresnes), Antonin (Suresnes), Paris (Montalembert) et Donaud (Buffon) ; les « juniors » Lerédde (Michelet), Ducorre (Bréguet) et Duclos (Janson) ; enfin, chez les « seniors », Lalou (Henri-IV) fit, une fois de plus, une très forte impression. Il sera intéressant de revoir à l'œuvre le champion de France.

Avant d'en terminer avec le cross-country scolaire qui a donné une si belle preuve de vitalité jeudi, il est juste de ne pas omettre de signaler également les victoires remportées respectivement par Suresnes, de nouveau Suresnes, Janson et Auteuil, dans les classements par équipes, chez les poussins, les minimes, les juniors et les seniors.

Autre remarque : pourquoi la commission scolaire et universitaire de la Fédération française d'athlétisme n'a-t-elle pas choisi Saint-Cloud pour les championnats de France qui doivent être disputés, dans quelques jours, à Sucy-en-Brie ? En effet, le parcours de Saint-Cloud eût été beaucoup plus « cross-country » que celui dont les organisateurs disposeront à Sucy-en-Brie. L'on se plaint de ce que nos crossmen de premier plan ne sont pas assez préparés aux véritables parcours de cross-country. Il serait donc judicieux de ne pas commettre la même erreur avec les jeunes.

Après les championnats régionaux, disputés ce dernier dimanche, et qui ont constitué le



Aux championnats régionaux de Haute Normandie : un passage du peloton de tête et l'allure du vainqueur, Eloy.

premier degré du championnat de France, dont la grande finale, le National, aura lieu à Lille, le 12 mars, le calendrier comporte les interrégionaux. L'on sait qu'ils seront organisés, le 27 courant, à Reims (groupe Nord-Est), Tours (groupe Nord-Ouest), Libourne (groupe Sud-Ouest), Villefranche-sur-Saône (groupe Sud-Est), Alger (Afrique du Nord) et Paris. Voilà qui nous réserve de belles batailles en perspective, aussi bien pour ce qui est des classements individuels que des classements interclubs, ce qui n'est pas toujours le cas pour les championnats régionaux ; en effet, ces derniers constituent plutôt une simple formalité pour nombre de coureurs de clubs.

Les athlètes du C. O. B. s'étaient rendus, dimanche matin, à Bruxelles, pour disputer l'annuel cross de l'Union Saint-Gilloise. Bien que le classement par cinq hommes ne les avantageât pas particulièrement, les vainqueurs du cross de l'Auto donnèrent une nouvelle preuve de leur valeur d'ensemble. Ils enlevèrent une excellente première place, avec 35 points, devant Anderlecht (77), l'Union Saint-Gilloise (79), l'U. S. Métro (87), Mons (133). Le parcours, environ dix kilomètres, comptait trois boucles comportant un tracé assez difficile.

Mais si la victoire sourit à nos couleurs dans la compétition interclubs, ce ne fut pas le cas au point de vue du classement individuel où le Belge Schroeven vint à bout du représentant du C. O. B. : Amrouche, après une lutte sévère, ô combien ! Après l'arrivée, Amrouche confia qu'il avait été assez gêné par le parcours... Derrière lui, les places d'honneur revinrent respectivement à Bajart, Martin, Muselet et Laforgue. Citons également Delaet et Dineur.

PHILIPPE ENCAUSSE.



## Les pieds dans le plat...

Voilà le printemps ! L'herbe des stades devient plus tendre et les crossmen, dans les sous-bois, devinent à mille frémissements légers que bientôt, de nouveau, les branches vont se vêtir pour accueillir coquettement les oiseaux.

Les championnats de football, bientôt, ne seront plus, et la Coupe de France, elle-même, avant que s'achève la saison des nids, nous aura donné son ultime sourire. Puis viendra l'été resplendissant des grandes épreuves cyclistes, au sein desquelles le Tour de France, plus jeune que jamais, conserve une place de choix.

Et ce sera l'automne, la fête des vendanges et la chanson coquine : « ... Dans mon p'tit panier, dans mon p'tit panier ! »

Eh bien ! cette chronologie n'existe plus. C'est maintenant, alors que les derniers frimas nous pincotent encore les oreilles, que le « p'tit panier » nous invite à célébrer ses charmes et son attrait.

Les basketteurs vont nous offrir un gala. Le basket, sport pauvre, sport mineur, qui ne connaît encore que la faveur de milliers de pratiquants et n'a su — ni pu — forcer l'attention du grand public, veut, cette année, nous contraindre à apprécier son allure, sa puissance, sa qualité sportive.

Pour cela, il va inaugurer le cadre le mieux

choisi pour que chacun puisse, en déboursant un prix d'entrée modique, assister, dans des conditions de confort suffisantes, à des matches où l'on verra en action les meilleurs athlètes de chez nous et leurs plus sérieux adversaires étrangers.

C'est au Vel' d'Hiv' que, soudain audacieux, voire téméraire, le basket nous invite.

Je m'en réjouis pour ces grands sportifs obscurs qui, depuis tant d'années, donnent le meilleur d'eux-mêmes dans une spécialité méconnue.

Mais, aussi, je m'inquiète.

« Bienheureuse médiocrité ! » s'est écrié le philosophe. « Pour vivre heureux, vivons cachés ! » surenchérit le fabuliste. Je crains que la balle au panier ne se gonfle un peu trop quand elle connaît la grande vogue, et qu'à l'exemple de certains autres sports, elle ne finisse par croire que « c'est arrivé » et ne tombe dans des excès qui la conduiraient à sa perte.

Heureusement, les basketteurs ont la tête solide. Ils ont su déjà éviter bien des écueils, traverser bien des orages, franchir bien des difficultés. Sans doute sauront-ils, semblablement, résister aux tentations que ne manquera pas de leur valoir l'immense succès que je leur souhaite de tout cœur, l'immense succès qui les attend.

GAUTIER-CHAUMET.

## CYCLISME

On attendait Buysse-Billiet, hier encore, au Vel' d'Hiv', et ils ont fini à sept tours.

Comme quoi les américaines se suivent et ne se ressemblent pas. Plus qu'une défaite, ce fut une déroute. A quoi l'attribuer ? Peut-être à la fatigue, peut-être aussi au dégoût ; car, étroitement surveillés par Guimbretière-Letourneur et nullement désireux de faire le jeu de nos compatriotes, Buysse-Billiet se découragèrent. Il y eut même, entre Buysse et Letourneur, un match hors programme.

Dès le début, la bataille fut ardente. Pour une américaine de trois heures, ce n'était pas mal ! Et les équipes françaises se montrant, une fois de plus, les plus volontaires, sinon les plus folles, on ne tarda pas à se demander si elles allaient tenir, Ignat-Diot, notamment, vite déchainée, puis infatigables.

Leaders, avec un tour d'avance sur leurs suivants immédiats, après deux heures de course, ne les vit-on pas conquérir un nouveau tour avant que les cent kilomètres ne fussent atteints ?

A ce jeu, Ignat-Diot connurent, inévitablement, la défaillance. Elle fut, heureusement, la courte durée, suffisante, cependant, pour permettre à Slaats-Pellenaers, de revenir à un tour.

Mais, là, Ignat-Diot, serrant les dents, ne se laissèrent plus faire.

Ils avaient la victoire en main et, pour rien au monde, ils l'eussent laissée s'échapper.

La fin survint après des sprints sévèrement disputés, et la foule donna alors libre cours à son enthousiasme. Enfin, une équipe française victorieuse ! Tout arrive...

Et il faut admettre qu'Ignat-Diot étaient



De gauche à droite : Ignat et Diot.

les Français les plus qualifiés pour damer le pion aux grandes associations étrangères.

Derrière eux, Slaats-Pellenaers ont pu se racheter de leur récente piètre exhibition et Girard-Goujon ont, une fois de plus, affiché leur belle condition physique.

De son côté, Charles Pélissier a été excellent, associé à Debruyckere, et Giorgetti-Sérès ont fait merveille, gagnant leur qualification pour les Six-Jours de Paris.

Bonne rentrée d'Antonin Magne et de Boucheron et aussi de Tonnelier-Magdeleine, qui n'ont pourtant eu que quelques jours pour se préparer à leur retour d'Amérique du Sud.

On attendait mieux d'Archambaud-Pecqueux. Mais une équipe neuve a souvent besoin de deux américaines pour se mettre en train.

GEO TYZOR.

## CROSS CYCLO-PÉDESTRE

A huit jours du Championnat de Paris de cross cyclo-pédestre, les meilleurs spécialistes de ce sport se trouvaient aux prises contre d'excellents régionaux, dimanche, à l'occasion du challenge Raymond-Patenôtre, à Rambouillet.

L'épreuve fut rendue particulièrement pénible par la neige et le vent. Sur un parcours détrempe et entièrement tracé sur l'hippodrome, une trentaine de concurrents se livrèrent une lutte serrée qui devait se terminer à l'avantage de Georges Peuziat, l'ex-champion de France, dont on se rappelle la belle course au cross international où il fut le deuxième Français classé, confirme sa pleine forme au moment des épreuves officielles. La société de l'U. S. Métro a gagné pour avoir su sagement mener sa course. Il n'en fut pas de même pour Franzil, vainqueur de cette épreuve l'an dernier, qui, dix-sept kilomètres sur dix-huit, fit figure de favori.

L'Italien de Paris prit la tête au départ sous une rafale de neige et alla constamment en accentuant son avance. Un kilomètre avant l'arrivée, il précédait encore de trois cents mètres Peuziat, Chocque, Folques, etc., mais s'effondra, payant très cher ses efforts du début.

Outre Georges Peuziat, signalons la belle course de Chocque qui fit une fin de parcours remarquable. Treizième sur le premier obstacle, il remonta successivement tous ses concurrents et, au sprint final, se classa quatrième.



Mentionnons la belle course du jeune Aury, licencié 3<sup>e</sup> catégorie, au Club Sportif de Dourdan qui, cette saison, termina déjà second à Milly, derrière Guibaire, et à Brie, derrière Peuziat.

Si la course ne réunit qu'une trentaine de concurrents, par contre on n'enregistre — chose rare sur un parcours aussi pénible et étant donné les conditions atmosphériques — que deux abandons : ceux de Carapezzi, qui creva à l'issue de la première boucle, et de Wuyard, accidenté. Parmi les malchanceux, signalons Saunier qui donna longtemps l'impression de finir dans les tout premiers et qui fut handicapé par une chute dans le dernier kilomètre. Il fut de toutes les bagarres et resta constamment dans le lot de tête que formaient Peuziat, Chocque, Haag et Folques, alors que Franzil menait parfois avec jusqu'à deux cents mètres d'avance.

R. M.



Cross cyclo-pédestre de Rambouillet : le vainqueur, Peuziat, sourit à ses amis ; une descente « pedibus cum... velo ».

## ESCRIME

En juger par l'affluence qui se pressait vendredi soir à Wagram, pour assister au match France-Italie (fleuret-épée), l'escrime est toujours appréciée comme elle le mérite en France. Et c'est là une constatation qui ne laissera pas de causer une certaine joie à tous les dévoués qui, inlassablement, travaillent et se dépensent sans compter pour que triomphe leur idéal.

Devons-nous être très attristés, marris de ce que la France a été battue, vendredi, par 5 victoires à 3, certes, mais battue tout de même ? Un succès de nos représentants nous eût fait grand plaisir, mais nous ne devons pas oublier que le propre des sportifs sincères est de savoir s'incliner devant un résultat obtenu régulièrement. C'est là ce qu'on ap-

pelle la grande loi du sport, le « fair play » si vous voulez. Donc, applaudissons sans arrière-pensée la victoire italienne et remercions tous les concurrents pour la beauté du spectacle offert.

Certes, au fleuret, Guaragna a battu Gardère par 10 à 9, Marzi l'a emporté sur Bognol par 10 à 6, et sur Gardère par 10 à 6 également, tandis qu'à l'épée Mangiarotti a triomphé de Pécheux par 10 à 7 et Ragno a enlevé la décision sur notre Schmetz, ce qui donnait la première place à l'Italie ; mais chaque combat fut acharné ; enfin, Bognol eut raison de Guaragna par 10 à 9, au fleuret ; Pécheux domina Ragno par 10 à 8 ; quant à Schmetz, il imposa son jeu à Mangiarotti, qui dut s'incliner par 10 à 6, à l'épée.

# RUGBY

## La Côte Basque jouera la finale de la Coupe Nationale

LA REUNION DES CLUBS D'EXCELLENCE A TOULOUSE

JOURNÉE relativement creuse que celle de dimanche, du moins en ce qui concerne le domaine de la F. F. R. Un seul grand match l'illustra : la demi-finale de la Coupe nationale, qui opposa, à Pau, les équipes Côte Basque-Guyenne et Gascogne, match qu'on pouvait dire de seconde édition et dont il est parlé par ailleurs.

En effet, on se souvient que les deux équipes s'étaient rencontrées voici quinze jours, à Bègles, et qu'elles n'avaient pu se départager, chacune d'elles étant demeurée sur un actif de trois points, quoique leur lutte ait été prolongée selon les prescriptions du règlement.

L'équipe de Côte Basque, tenue en échec à Bègles, battit sa rivale à Pau de 22 points à 3, ce qui revient à dire qu'elle la surclassea.

La finale de la Coupe nationale sera donc disputée entre les équipes Pyrénées-Bigorre et Côte Basque.

C'est un très grand match en perspective, et qui, nous le souhaitons vivement, obtiendra tout le succès qu'il mérite.

En dehors du match de Pau, la journée de dimanche fut marquée par la réunion qui eut lieu à Toulouse, entre les représentants des clubs de rugby de division d'Excellence, afin de décider s'il était opportun de modifier dans une mesure plus ou moins importante le règlement de la compétition nationale.

Cette réunion était provoquée par l'initiative du docteur Ginesty, président du Stade Toulousain.

A vrai dire, on n'en pouvait guère attendre des résolutions extraordinaires. La question du championnat est, en effet, si complexe qu'il est bien impossible de la trancher en une seule réunion des personnalités intéressées.

Effectivement, après une discussion qui commença dans la matinée pour se terminer au cours de l'après-midi, les délégués durent se contenter d'exprimer des désirs assez vagues. Ils se rendirent compte, d'ailleurs, par eux-mêmes, de l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de traiter si rapidement un sujet aussi complexe. En effet, avant de se séparer, ils adoptèrent l'ordre du jour suivant :

« L'Assemblée générale, à l'unanimité, félicite le docteur Ginesty d'avoir provoqué une réunion des clubs d'Excellence tendant à apporter des modifications aux statuts actuels. Comme il s'agit de modifications plus ou moins profondes à apporter au régime actuel, les décisions ne seront prises qu'après une étude approfondie. A cet effet, M. le docteur Ginesty rapportera les divers projets qui lui seront communiqués, aidé en cela par une commission désignée par les clubs d'Excellence. »

Cette commission présentera ses travaux à l'Assemblée prochaine fixée au 27 mars. » Au reste, voici ce qui ressort principalement des discussions qui eurent lieu à l'Assemblée de Toulouse :

1° Maintien du principe du championnat de France interclubs;

2° Proposition à la F. F. R. de diviser la France en quatre grandes ligues;

3° Demander à la F. F. R. d'apporter un amendement à la loi de deux ans.

Il semble dès à présent que ces trois suggestions proposées au pouvoir fédéral seront acceptées. En tout cas, un fait est certain, et on pouvait d'ailleurs facilement le prévoir : le championnat de France n'est pas sur le point d'être frappé de la peine capitale.

CHARLES GONDOUIN.



RUGBY XV. — STADE JEAN-BOUIN. CHAMPIONNAT DE FRANCE. — U. S. Montauban-C. A. S. G. (14-3). — Le demi de mêlée parisien Castagnes servi par ses avants, attaque le long de la touche : bien qu'il ait réussi à tromper plusieurs adversaires, il est douteux que son action isolée puisse être profitable à son équipe.



RUGBY XV. — PAU (par belino). COUPE NATIONALE. — Côte Basque-Guyenne-Gascogne (22-3). — Les Basques Ainciart et Lefort, conjuguant leurs efforts, réussissent à faire lâcher le ballon à l'avant Fort qui s'en était emparé sur touche courte. On rec. de g. à d. : Daulouède, Clavé, Ainciart (1), Ithurra, Fort, Chabat et Lefort (serre-tête blanc).

### A PAU, LA COTE BASQUE A SURCLASSE LA GUYENNE ET GASCOGNE

(Pau, de notre correspondant particulier.)

Le beau ciel de Pau ne daigna pas présider cette deuxième édition de la demi-finale de la Coupe nationale opposant Gascons et Basques. C'est sur un terrain détrempé et glissant, parfois sous des rafales de neige, que se déroula le match. Cependant, tout à la fin, le soleil daigna faire une timide apparition et saluer ainsi la victoire de Côte Basque.

Le début de la rencontre fut étonnant au possible. En moins de dix minutes, trois essais, deux pour Côte Basque et un pour Guyenne et Gascogne, furent marqués. Jusqu'à la mi-temps, les deux quinze firent jeu égal, les opérations se déplaçant d'un camp à l'autre, les avants gascons faisant preuve d'une légère supériorité dans le jeu fermé, et ceci malgré le talonnage irrégulier d'Ainciart, pour qui l'arbitre fit preuve d'un peu trop de bienveillance.

La deuxième mi-temps s'annonçait fort ou-

verte, mais les Basques prirent nettement le meilleur; les avants, beaucoup plus rapides, jouant avec plus de vigueur, dominèrent nettement leurs adversaires, assurant, avec l'aide efficace des trois-quarts, une copieuse victoire à leur équipe. C'est quatre nouveaux essais qui s'inscrivirent au tableau, alors que la sélection de Guyenne et Gascogne ne fut jamais dangereuse pour sa rivale.

Les deux premiers essais de Côte Basque furent l'œuvre des trois-quarts; le premier, sur exploit personnel de Bergèze, interceptant une attaque gasconne et marquant en coin; le deuxième réussi par Sabin reprenant un coup de pied à suivre d'Elissalde. L'essai de Guyenne et Gascogne fut sans doute le plus beau du match : le demi d'ouverture Baladié, servi après mêlée, perça et passa au deuxième centre Rapin en brûlant le premier centre bloqué. Rapin servit opportunément Caunègre.

Les autres essais de Côte Basque furent marqués : deux par Celhay, terminant, grâce à sa vitesse, des offensives amorcées par les avants; les deux autres par Capendeguy et Daulouède. Celhay marqua un autre essai, mais l'arbitre le refusa judicieusement pour « off side ».

Les arrières basques eurent plus d'occasions de briller que leurs adversaires. Mais c'est surtout à leur vitesse, nettement supérieure, et à leur perçant qu'ils le durent. Se portant en outre très vite en défense, ils annihilèrent aisément les offensives de Guyenne et Gascogne.

Parmi eux, Celhay, Bergèze se mirent le plus en évidence. Sabin fit de belles trouées, mais dédaigna trop souvent son rapide ailier Sorrondo. Elissalde et Capendeguy firent également, en demis, un très beau match. Les avants, longtemps jugulés par leurs adversaires, finirent par prendre le meilleur. Ils jouèrent, il faut le dire, avec beaucoup plus d'ardeur.

La belle tenue des Gascons en première mi-temps ne laissait pas supposer leur effondrement au cours du deuxième acte. Seuls le demi d'ouverture Baladié et l'ailier bordelais Rapin-Caunègre tinrent le coup, ces derniers faisant preuve en maintes occasions de belles qualités. Cependant, les trois-quarts de Guyenne et Gascogne souffrirent d'un manque de vitesse et ne furent pas assez soutenus, surtout vers la fin, par la troisième ligne.

LAURENT MERCE.

### CHEZ LES TREIZE

La Ligue de Rugby Treize nous donnait dimanche un programme de championnat extrêmement intéressant.

La partie capitale était, sans aucun doute, celle qui appelait Lyon-Villeurbanne à affronter le Racing Club de Roanne. Les Roannais avaient une dette à payer à leurs adversaires. Ils s'en acquittèrent généreusement, puisqu'ils gagnèrent leur match par 25 à 3. C'est dire qu'ils fournirent une partie de tout premier ordre, car si l'on en juge d'après les comptes rendus, l'équipe de Lyon-Villeurbanne, quoique aussi copieusement battue, défendit bien sa chance.

Comme on le supposait, Bordeaux-Treize n'eut aucune peine à se débarrasser du Racing Club d'Albi, cependant que Paris-Treize opposait, à Marseille, une très honorable résistance à l'équipe de Côte Basque. Toulouse-Treize, dont les progrès s'affirment de plus en plus, et d'une façon extraordinaire, réussit en effet à battre de 7 à 5, Catalans-Treize. Au train où vont les Toulousains, on peut se demander s'ils ne vont pas se classer au tout premier rang de la compétition dans laquelle ils débutèrent, on s'en souvient, de la façon la plus modeste. Notons enfin la victoire de Dax sur Pau, qui se chiffra par 7 à 0.

CH. G.



RUGBY XV. — TOULOUSE (par belino). CHALLENGE YVES-DU-MANOIR. — Stade Toulousain-R. C. Toulonnais (0-0). — Les Toulonnais attaquent sur le côté fermé essayant de surprendre, sans succès d'ailleurs, la défense toulousaine.



RUGBY XIII. — MARSEILLE (par belino). — Championnat de France : Côte Basque-Paris-XIII (22-16). — Un tenu rapidement joué a donné le ballon au Parisien Bayle qui essaye de percer la défense basque. On reconnaît, de gauche à droite : Lucia, Sanz, Bayle et Etchart (à terre).



# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*



BEUIL. — Championnats internationaux de France de ski (de notre envoyé spécial). — Voici le beau décor alpestre qui préside à l'arrivée de la course des 18 kilomètres gagnée par le Norvégien Heggen. Au premier plan le coureur suisse von Allmen qui se classera troisième.